L'UTILITÉ DU POUVOIR MONARCHIQUE.

CONTENANT

L'HISTOIRE DE PHALARIS,

AVEC

SES LETTRES SUR LE GOUVERNEMENT,

ET

LES CONSEILS D'ISOCRATE, ou le Modele des Ministres.

Par M. C. de S. M.

TOME PREMIER.





M. DCC. XXVI.





PREFACE.

I tous ceux qu'on a placés au rang des Hommes Illuſtres, tant des ſiecles paſſés, que de ceux-ci, n'y avoient été admis que par leur mérite, & par leur Vertu, le nombre n'en ſeroit pas ſi grand: mais il s'eſt toûjours trouvé des Hiſtoriens faux, complaiſans & flatteurs, qui, pour faire leur cour à des Princes; en qui ils connoiſſoient le foible d'aimer la

loüange & la flatterie, ont couvert le vice du manteau de la Vertu, & n'ont fait mention dans leurs Histoires que des grandes Actions de leurs Heros ; & ainsi ce sont plûtôt des Panegyristes, que des Historiens ; ce qui est une faute essentielle, puisqu'un Auteur doit se faire une Loi inviolable d'écrire la verité, & de découvrir également les Vertus, comme les foiblesses des Princes.

Il en est de même d'un Historien que d'un Peintre, lequel en fardant & embellissant son Portrait, trompe le Public, en lui dérobant la veritable ressemblance de

celui qu'il vouloit repréſenter.

Il en arrive autant à l'Ecrivain flateur ; il déguiſe les défauts de ſon Heros ; & pour vouloir trop l'élever, il le rend méconnoiſſable à la poſterité.

Les Siciliens ne ſont point tombés dans cette erreur, du moins à l'égard de Phalaris, Roi d'Agrigente ; ils nous l'ont repreſenté comme le plus cruel Tyran qui ait jamais regné : Mais comme ces Peuples ne cheriſſoient rien tant que la liberté, & que par conſequent, ils haïſſoient le pouvoir Monarchique, on peutdire que le Por-

trait odieux qu'ils ont fait de Phalaris, vient plûtôt de leur prévention & de leur haine pour la domination, que de leur ſincerité & de leur amour pour la verité.

Ils ne pouvoient ſouffrir la ſeverité d'un Prince qui puniſſoit rigoureuſement le vice, quoiqu'il récompenſât liberalement la Vertu; perſonne n'ignore que les Grecs & les autres Peuples de Sicile déteſtoient & regardoient le pouvoir deſpotique comme une tyrannie; il eſt neanmoins plus avantageux au repos des Peuples; un Royaume en devient bien plus floriſſant,

les Loix y ſont bien mieux obſervées, & le Commerce eſt plus avantageuſement établi : il ne faut donc pas s'étonner ſi les Siciliens ont fait paroître Phalaris ſi noirci de crimes, ſi cruel & ſi Barbare.

Comme ils ne connoiſſoient pas la ſubordination, la nouveauté d'un Gouvernement abſolu leur avoit paru odieuſe & contraire à leur liberté : accoûtumés à ſe choiſir eux-mêmes des Chefs, & à les dépoſer ſelon leurs caprices & leurs interêts particuliers, une autorité & une puiſſance abſoluë les avoit effarouchés :

des privileges & des droits qui n'appartenoient qu'aux Souverains, abolis & anéantis, les avoient déchaînés contre la Monarchie; le libertinage, le vice, l'injustice, les plaisirs infâmes & publics, les assassinats, les vols & les concussions reprimés & châtiés par le Gouvernement prudent & sage d'un Souverain, leur avoit donné une idée si affreuse & si cruelle de la puissance Monarchique, qu'ils regardoient les Rois & les Princes comme des Tyrans & des usurpateurs.

Ils ont prétendu prouver cette tyrannie supposée par

la liberté avec laquelle nous naiſſons, qui, diſent-ils, ſe trouve opprimée & ravie par le pouvoir deſpotique. Ils avancent encore, qu'il n'eſt pas naturel qu'un ſeul homme puiſſe commander un nombre infini d'autres, & poſſeder lui ſeul plus de biens que tous ſes Sujets: Ils ſoûtiennent que la Nature prudente & liberale n'a découvert ſes tréſors aux hommes, que pour qu'ils en fiſſent un partage égal entr'eux; & qu'enfin la domination étoit un effet de l'ambition démeſurée des hommes, & que, par conſequent, c'étoit une tyrannie, & non

pas un droit legitime & équitable. Je réponds à ces Objections foibles & populaires :

Premierement ; qu'il est vrai que nous naissons avec la liberté ; mais qu'en même tems la dépendance où nous réduit notre enfance, nos irresolutions perpetuelles sur toutes les choses de la vie, & notre inconstance dans un âge où nous devrions joüir de ce privilege naturel avec discernement & avec solidité, doivent nous faire connoître que cette même liberté n'est attachée à la condition de l'homme, que parce que le premier Moteur de toutes

choses, en le créant, n'auroit pas donné une si haute idée de son pouvoir & de l'excellence de ses ouvrages, si il ne l'avoit pas créé avec une dépendance naturelle.

Que les hommes foibles & rampans ne s'approprient donc plus un droit qui n'est qu'un attribut de la Divinité, & qui ne leur a été accordé que pour en faire un usage digne de leur création.

Qu'ils s'attachent pour soûtenir ce titre glorieux à combattre des passions qui les deshonorent; qu'ils surmontent des foiblesses qui les maîtrisent, & qui les rendent si indignes d'eux-mêmes.

Les hommes n'ont que deux routes à ſuivre ; l'une conduit à la Vertu, & l'autre au vice : Il s'agit de vaincre un penchant naturel qui les porte à la vie licentieuſe, & qui les rend eſclaves des ſens, pour n'écouter que les mouvemens de la raiſon, & pour ne goûter que les charmes de la veritable Vertu. Mais comme les paſſions ſont les plus fortes, & qu'elles flattent & ſéduiſent par leurs trompeuſes douceurs le cœur de l'homme ; une conduite ſi contraire à l'intention de ſon Créateur, lui fait perdre ſon droit naturel.

N'eſt-il donc pas vrai de dire, qu'il faut un frein pour arrêter & moderer cet homme, qui ne ſe connoît plus & qui s'égare? Et en eſt-il un plus ſûr & un plus ſolide que la Monarchie?

Secondement; ils diſent qu'il n'eſt pas naturel qu'un ſeul homme puiſſe commander à tant d'autres, & poſſeder lui ſeul plus de biens que tout le reſte.

Il eſt facile de combattre cette erreur & cette fauſſe opinion.

Il y a eu de tout tems de la ſubordination parmi les hommes, il y en a même encore dans les Républiques.

Il eſt vrai que la puiſſance chez ceux-ci n'eſt que paſſagère & bornée, & qu'elle eſt chez les Souverains ſtable & ſans limites.

Cette autorité abſoluë n'eſt-elle pas très-avantageuſe aux Peuples, lorſqu'ils ont le bonheur d'être gouvernés par des Princes ſages & prudens, & dont les Loix dictées par l'équité, ne tendent qu'à l'agrandiſſement & à la tranquillité d'un Etat ?

A l'égard des richeſſes que les Princes poſſedent, doit-on leur en reprocher la joüiſſance, puiſqu'ils ne s'en ſervent que pour les diſpenſer à leurs Sujets, & qu'ils n'en

ſont, pour ainſi dire, que les dépoſitaires.

On ne répond à la troiſiéme Objection des Grecs, qui ont eu aſſez de vaine gloire pour décider en Maîtres de toutes choſes, & qui nous ont laiſſé pour des Oracles toutes leurs opinions & leurs principes, que pour pouvoir faire connoître que ces mêmes Grecs étoient des hommes, & par conſequent capables de ſe tromper; il eſt vrai qu'ils ont eu de l'élevation, & qu'il eſt même glorieux de les copier; mais il eſt certain auſſi qu'ils n'ont pas été exempts de prévenſion: ainſi, puiſqu'ils étoient

ſujets aux mêmes foibleſſes que nous, ne pouvons-nous pas comme eux nous élever au-deſſus de nous-mêmes ? Ils n'ont pas épuiſé toutes les ſciences, puiſqu'ils ne nous ont laiſſé qu'une foible connoiſſance de la Nature ; la recherche de ſes differens effets nous offre des occaſions de paſſer dans les ſiecles à venir pour avoir mieux penſé qu'eux, & une noble émulation nous doit exciter à les ſurpaſſer en les imitans ; ainſi ils n'ont établi l'avantage de la liberté, que par prévention & par un interêt particulier.

Nous pouvons donc, ſans

nous arrêter tout-à-fait à leurs ſentimens, produire les nôtres.

Il eſt naturel à l'homme de chercher à s'élever, & l'éclat d'une Couronne a bien de quoi flatter ſon cœur ambitieux ; je crois même que les ſept Sages ſi vantés parmi les Grecs n'auroient pû reſiſter à l'appas ſéducteur de regner : mais qu'ils mettent dans la balance les douceurs & les peines qui ſuivent le Gouvernement, ils avoüeront bien-tôt qu'il faut que l'homme veüille ſe priver du repos & des charmes de la vie tranquille, pour ſe charger du peſant

fardeau d'une Couronne.

Un Prince occupé ſans ceſſe des interêts & du bien de ſon Peuple, ne trouve pas le moyen de penſer à lui, ſes Sujets profitent des heureux évenemens, lui ſeul a part à la diſgrace par la perte de ſa gloire & de ſa réputation.

L'homme privé peut ſe rendre heureux en ſe bornant, & en fixant ſa felicité; un Prince tout couvert de Gloire & de Lauriers, a toûjours quelque choſe à ſouhaiter : le Trône inſpire des ſentimens, & exige des droits qu'un Roi ne peut lui refuſer.

C'eſt donc avec injuſtice

que toute l'Antiquité a regardé la domination comme une tyrannie, un Prince n'est Tyran que de lui-même.

Il suffit qu'un Souverain veüille policer un Royaume, en retrancher les abus, assûrer son autorité, soûtenir la Religion, châtier la témerité du particulier, imposer silence aux indiscrets, opposer au crime la rigueur des Loix, se servir des tourmens & des supplices pour punir les conspirateurs & les traîtres, employer le secours & les biens de ses Sujets dans des affaires importantes qui regardent leur propre interest, ou leur gloire, & la

ſienne ; Et enfin pour vouloir rendre l'homme comme il devroit être ; un Prince paſſe quelquefois pour être ambitieux, cruel & Tyran. Ce ſont pourtant là de ces Actions qui devroient le rendre parfait & recommandable à la poſterité ; ainſi, on ne doit pas s'en rapporter au Peuple ſur le bon ou mauvais Gouvernement d'un Prince, puiſque ce Peuple ne juge de tout que par caprice, & ſelon les ſens.

Je ne ſçai point de trait dans l'Hiſtoire, qui convienvienne mieux à prouver la neceſſité du Pouvoir Monarchique & la juſtification

de Phalaris, en faiſant connoître l'injuſtice du Peuple, que l'ingratitude des Romains à l'égard de Ceſar qui avoit été leur Liberateur.

Tout le monde ſçait que les Romains ont pouſſé ſi loin l'amour de la liberté, qu'ils ſacrifioient leurs vies pour la conſerver, & ne connoiſſoient plus leurs Chefs & leurs Protecteurs, lorſqu'ils vouloient y attenter.

Ceſar, ce fameux Dictateur, à qui Rome a l'obligation d'avoir été la Maîtreſſe de la Terre, eſt immolé par ces mêmes Romains à ſa propre gloire.

Ce Reſtaurateur de la Ré-

publique, après l'avoir gouvernée pendant long-tems, s'étant apperçû du desordre que la trop grande liberté causoit parmi le Peuple; & voulant abaisser la ridicule présomption de ses Cytoyens, qui avoient poussé si loin l'arrogance & l'ambition, qu'ils s'estimoient au-dessus des Rois, voulut entreprendre de réduire cette République au Pouvoir Monarchique: ce projet sage & prudent, qui auroit dû être approuvé d'un Peuple qui lui devoit tout, & à qui il étoit glorieux de se donner un Maître qui s'étoit montré par tant de Victoi-

res digne de commander, fut la cauſe de ſa perte & de ſa mort ; le libertinage fit taire la reconnoiſſance, & ils aimerent mieux ſacrifier leur honneur & leur gloire, que leur chimerique liberté.

Ce Grand Homme jadis adoré des Romains, devient aujourd'hui l'opprobre de ce Peuple : Ce n'eſt plus ce grand Heros qui forçoit la Victoire de le ſuivre par tout, qui enchaînoit les cœurs par ſes liberalités & par ſa douceur ; c'eſt un Uſurpateur, c'eſt un cruel Tyran.

Après cet exemple ſi connu, doit-on s'arrêter aux

opinions & aux jugemens du Peuple. Les Siciliens ont fait passer Phalaris pour le plus grand Tyran de son tems, devons-nous l'en croire moins grand Capitaine, & moins capable de regner? ses Vertus & ses grandes Actions doivent prévaloir sur l'injuste & l'indigne prévention de ces Peuples qui ne se sont jamais plaints que de sa trop grande exactitude à punir le crime, & qui ont oublié ses liberalités, & le soin qu'il avoit d'élever la Vertu, & de proteger l'innocence.

Le Taureau d'airain a soulevé toute la Sicile & tous

les anciens contre lui.

Il eſt vrai que c'étoit un ſupplice extraordinaire; mais auſſi ceux qui étoient condamnés à y être enfermés étoient noircis de crimes déteſtables, qui faiſoient horreur à toute la nature. Voilà donc ce qui l'a rendu ſi cruel.

Qu'ils examinent ſans paſſion, toutes les autres actions de ſa vie; qu'ils comptent, s'ils le peuvent, toutes ſes Victoires; qu'ils n'oublient pas tout ce qu'il a fait pour leur agrandiſſement; qu'ils vantent ſon amour pour les Belles Lettres, & ſon attention pour récompenſer les

Sçavans & ceux qui excelloient dans chaque Art : qu'ils parcourent attentivement ſes Epîtres , remplies des ſentimens les plus élevés, & de la Morale la plus épurée, ils trouveront qu'il avoit toutes les qualités qui ſont un grand Prince.

D'ailleurs, convient-il à des Sujets de cenſurer la conduite de leur Souverain ? ils doivent ſe ſoûmettre aveuglément à ſes Loix, puiſque ſouvent ce qui leur paroît deſavantageux & contraire à leurs interêts, en eſt le plus ſolide appui.

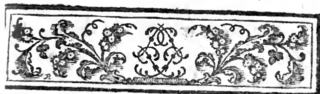
Leur témerité les porte à oſer vouloir qu'un Prince
leur

leur rapporte toutes ſes actions ; s'il n'eſt bon à l'excès & clement ſans reſerve, ils ont l'impudence de murmurer.

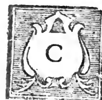
Il eſt vrai que la clemence eſt une Vertu eſſentielle pour un Monarque ; mais il faut qu'elle ſoit reglée par la Juſtice, & non par la foibleſſe ; ſinon, elle ne ſert qu'à affoiblir ſon autorité & ſa puiſſance. Ne regardons plus Phalaris comme un Tyran, avoüons que ſon exactitude étoit trop outrée, & qu'il faiſoit punir le crime avec trop de ſeverité ; mais rendons en même tems juſtice à ſa Vertu.

J'eſpere que ſes Lettres feront plaiſir aux Sçavans & aux gens de bon goût ; & pour en donner une juſte idée, j'ai crû qu'il étoit à propos d'y joindre un Abregé de ſa Vie, afin de préparer le Lecteur, & l'exciter à lire avec plus d'attention ſes Epîtres, où il trouvera toute la politeſſe du langage, toute la délicateſſe de la Politique, & toute la beauté d'une Morale naturelle.





HISTOIRE
DE PHALARIS
ROI D'AGRIGENTE
EN SICILE.



Eux qui établissent pour principe certain, que l'on doit juger des hommes par leurs actions, peuvent se tromper ; l'Histoire nous en fournit un exemple fameux dans la personne de Phalaris ; toute l'Antiquité l'a regardé comme le plus grand Tyran de son siecle, neanmoins il peut passer pour le plus sage & le plus grand

Politique de la Grece. Il eſt vrai que pour ſe maintenir dans une Principauté que le ſuffrage du Peuple, & ſon ambition lui acquirent, il fut contraint de ſe ſervir d'une autorité abſoluë, & même des ſupplices les plus affreux pour punir les conſpirateurs de ſa vie.

Ce grand Homme a eu le malheur de ne trouver que des Cenſeurs de ſes vices ; perſonne n'a fait l'Eloge de ſes Vertus ; & il ſeroit enſeveli dans l'obſcurité comme bien d'autres, ſi je n'avois reconnu en parcourant ſes Lettres, qu'il ſçavoit joindre à une valeur, & une grandeur d'Ame Heroïque la Morale la plus épurée.

Jamais Prince ne s'eſt mieux connu lui-même, & n'a pouſſé ſes ſentimens à un plus haut degré d'élevation ; il répand dans ſes Epîtres les plus familieres,

une nobleſſe d'expreſſion, & une pureté d'eſprit qui fait comprendre qu'il ne cherchoit qu'à s'élever au-deſſus de lui-même : il paroît que ſon genie ſuperieur ne pouvoit ſupporter la baſſeſſe & l'obſcurité du Paganiſme ; ſon Ame plus élevée reconnoiſſoit un Etre ſuperieur, & ce n'étoit qu'avec contrainte qu'il ſe voyoit réduit à ſacrifier aux Dieux.

La veritable Vertu, & la bonne foi ſont les ſeuls caracteres de Religion qu'il ſe propoſe : Enfin, la dignité de l'homme & ſa création lui font faire des reflexions qui n'ont jamais été faites par le Philoſophe le plus ſage.

Comme ce n'eſt point ici ſon Eloge que je prétens faire, & que je n'ai d'autre but que celui de juſtifier ſa Domination par ſa Domination même, j'ai crû

qu'il étoit à propos, avant que de produire ses Lettres au Public, de donner un Abregé de l'Histoire de sa Vie.



HISTOIRE.

PHALARIS prit naissance en *Astypalée*, laquelle fut nommée ainsi, parce qu'Apollon y étoit honoré, *(Nabuchodonosor regnoit lors en Assirie)* Lesdamente son pere, fort estimé parmi les Grecs, tant par le rang qu'il tenoit parmi eux, que par sa Vertu, ne negligea rien pour donner une éducation convenable à Phalaris son fils; les dispositions naturelles que ce fils eut avec avantage dès sa plus tendre jeunesse, sa vivacité, & ses empressemens pour apprendre ce qu'on lui enseignoit, le faisoient admirer de tous ses Maî-

tres : En effet, rien ne lui paroiſſoit difficile, ſes occupations ne tenoient rien de l'enfance, & les amuſemens ordinaires des jeunes gens, commençoient dès ce tems à lui paroître trop frivoles : il ſembloit même ſe révolter contre ſon âge qui ne lui permettoit que de s'appliquer à des matieres peu ſerieuſes : Il interrogeoit ſouvent ſes Maîtres, & leur faiſoit quelquefois des queſtions ſi ſçavantes, que ces venerables Philoſophes ſurpris, ne pouvoient s'empêcher de dire, que ce ſeroit un jour un des plus grands Hommes de la Grece : Enfin, dans un âge où les autres à peine ſçavent les principes de la ſcience, il cherchoit déja à approfondir les merveilleux ſecrets de la Nature, & de ſa création.

Ce fut dans ce tems qu'il eut le malheur de perdre ſon pere,

perte qui lui fut aussi sensible que s'il avoit été dans l'âge le plus avancé. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, il ne songea plus qu'à se rendre par lui-même digne de meriter l'estime que les Grecs avoient eu pour lui : une noble émulation jointe à une heureuse éducation le mirent à sa vingtiéme année en état d'entreprendre les plus grandes choses ; son pere ne lui avoit laissé qu'un beau nom ; la Fortune lui avoit été si peu favorable, qu'il falloit la forcer par lui-même à se déclarer en sa faveur. Son ambition lui fournissoit des moyens que sa sagesse éloignoit ; il sentoit bien qu'il étoit né pour les plus grands emplois ; il n'ignoroit pas en même tems que ce n'est pas toûjours la veritable Vertu qui nous y conduit ; ainsi combattu par l'ardeur naturel de s'élever,

il prit dèslors la resolution d'en chercher les voyes les plus convenables : Il s'agissoit de faire paroître par une conduite sage & reglée, qu'il avoit des sentimens & une experience au-dessus de son âge, pour pouvoir posseder les postes les plus distingués de la République ; c'étoit une entreprise des plus difficiles.

Les Grecs n'admettoient ordinairement, soit pour le Gouvernement du Peuple, soit pour les Emplois Militaires, que des hommes d'une prudence consommée, & d'une experience connuë : ainsi, Phalaris que l'inclination naturelle portoit à se distinguer par les Armes, fit connoître en vain qu'un heureux génie peut former en peu d'années un grand homme ; il fut obligé de commencer par les plus petits Emplois de la Guerre ; sa fierté souffrit avec peine

la triste necessité d'obéïr, lui qui se sentoit né pour commander : la raison cependant l'emporta ; mais dès qu'il trouva l'occasion de se signaler, il le fit avec tant de valeur & de prudence, que ses Commandans ne purent lui refuser la gloire du triomphe.

Il reçut ces marques d'honneur, sans rien donner à l'amour propre ; il ne fut sensible qu'à la satisfaction de pouvoir être utile au bien de la République.

Ces premiers coups d'essai le rendirent respectable parmi les Troupes, & elles parurent dès-lors avoir tant de confiance en lui, que se trouvant dans un Château où il commandoit avec cent hommes d'Armes ; étant attaqué par deux cens, il soûtint avec tant d'intrepidité les differents assauts de ses ennemis, qu'impatient de se voir bor-

né ſeulement à ſe défendre, il propoſa à ſes Soldats dans ces termes à ſortir du Château.

Mes amis, j'ai crû qu'il ne « ſuffiſoit point à des gens d'hon- « neur de faire ſimplement leur « devoir, en défendant vigou- « reuſement une Place confiée « à leurs ſoins, je me ſuis enco- « re imaginé que pour s'élever « au-deſſus des autres, il falloit « ſe diſtinguer par des Actions « extraordinaires ; que de bra- « ves Soldats ne devoient point « mettre de bornes à leur gloi- « re, & que quand il s'agiſſoit « de ſe rendre maître de la Vic- « toire, la vie ne devoit paroî- « tre précieuſe que pour la per- « dre en s'immortaliſant : Ainſi, « mes Compagnons, n'atten- « dons point que la ſuperiorité « de nos ennemis nous force « dans ce Château, cherchons « à les prévenir par une ſortie «

» vigoureuſe, & ſongeons que
» nous combattons pour la Patrie.

Après ce diſcours, auquel ils ne répondirent que par des cris de joye, il ſortit le premier, & donna tête baiſſée, ſuivi de ſa Troupe, dans celle des Tauronemitains : La fermeté de ce jeune Conquerant, & l'intrepidité de ſes Soldats, répandirent tant de frayeur parmi ſes ennemis, que ceux qui échapperent à leur fureur, prirent la fuite, & leur cederent le champ de Bataille. Après avoir rendu graces aux Dieux de cette Victoire, il partagea le butin à ſes Soldats, & eut aſſez de clemence pour envoyer ſes Chirurgiens aux Priſonniers ennemis bleſſés qu'il renvoya avec de grands préſens.

Cette Action particuliere lui acquit une ſi grande réputation, que dans un Combat qui ſe don-

na peu de tems après, le General ayant été tué, toute l'Armée le nomma pour commander; sa modestie ne voulut jamais l'accepter : mais comme il s'agissoit de l'interêt public, & que le Soldat animé le demandoit à grands cris, il leur dit : Mes amis, comme vous partagez le danger, vous partagerez le Commandement : Et avant que de charger une seconde fois les ennemis, il consulta les vieux Soldats de son Armée, & profita de leurs avis pour attaquer à propos : leur défaite fut generale, quoiqu'ils se défendissent avec opiniâtreté, & que même ce jeune General se trouvât pendant un certain tems perdu dans la mêlée; il eut besoin de toute sa valeur pour ne pas demeurer Prisonnier; il se fit jour au travers d'une foule d'ennemis, & eut l'avantage de

tuer de sa propre main leur General, avant que de joindre les siens ; son retour leur fut plus agréable que la Victoire, & ils se préparoient à lui rendre les honneurs dûs pour une telle Bataille, ce qu'il refusa genereusement par ces paroles.

» O vous, Compagnons de » notre Victoire, pourquoi vou» lez-vous m'en attribuer tout » l'honneur ; n'est-ce point à » votre courage que la Patrie la » doit ? Qu'ai-je fait plus que » vous ? je n'ai suivi que votre » exemple ; vous m'avez choisi » pour commander, je n'ai exe» cuté que vos projets ; ainsi, » n'est-il pas juste que nous en » partagions tous la gloire ? La » seule grace que je vous de» mande, c'est de me donner » vous-même un Memoire de » ceux qui ont le plus merité, » afin que par vos propres suf-

frages ils puiſſent recüeillir le «
fruit de leurs travaux. «

Toute l'Armée fut ſurpriſe d'une réponſe auſſi ſage ; les Soldats & les Chefs remplis d'admiration & de reconnoiſſance pour la bonté de leur General, firent à l'inſtant retentir tout le Camp par des acclamations de joye & de Victoire.

On peut propoſer aux plus grands Hommes ce jeune Conquerant pour Modele : En effet, il ne ſuffit pas qu'un General ait de la prudence, de l'experience, & de la valeur pour conduire une Armée ; il faut encore qu'il ait une aſſez grande connoiſſance de lui-même, pour ne pas donner dans cet excès d'ambition, qui, ſouvent le porte à s'attribuer le ſuccès d'une Bataille.

Il eſt vrai qu'un General y contribuë par une bonne diſpo-

ſition, & par une ſage conduite; mais auſſi il faut avoüer que le Soldat eſt l'ame des Actions, que les Victoires dépendent de ſa fermeté, & qu'ainſi il eſt en droit d'en partager tout l'honneur,& d'en demander la récompenſe; la confiance du Soldat ne ſe gagne que par l'affabilité, & la familiarité du General; c'eſt, pour ainſi dire, la ſeule conſolation qui lui reſte après avoir expoſé ſa vie; c'étoit auſſi par ſes manieres douces & inſinuantes que notre jeune Heros s'étoit attiré l'amour de ſes Troupes: il diſoit ſouvent qu'il regardoit ſes Soldats comme ſes amis; & qu'ainſi connoiſſant leur fidelité, il trouvoit que la Victoire lui coûtoit moins cher qu'à un autre: C'eſt une Armée formidable qu'une Armée qui a de la confiance; & qui aime perſonnellement ſon Chef, l'a-

mitié & le respect tiennent lieu d'honneur aux Soldats, & les Officiers redoublent leurs soins lorsqu'ils regardent leur Commandant comme leur Maître & leur Camarade.

Jamais Heros ne promit plus; la Victoire l'avoit déja suivi par tout, le mêtier de la Guerre ne lui paroissoit qu'un amusement; les difficultés les plus insurmontables ne l'embarrassoient point; il sçavoit prendre son parti sur tout; il avoit un point de vûë admirable; prudent dans le projet; il étoit vif dans l'execution, & il disoit souvent, qu'il falloit être né Soldat pour réüssir dans les Armes, comme il falloit être né Poëte pour exceller dans la Poësie.

La Fortune jalouse des grands avantages que son merite lui avoit acquis, trouva bien-tôt l'occasion de le traverser dans

la Guerre que la République entreprit contre les *Leontins*, ce qui l'éleva dans la ſuite à un plus haut rang : Phalaris fut encore nommé par les Soldats pour leur Chef. Ces peuples connoiſſans la réputation de ce General, réſolurent de ſe ſervir d'un artifice pour éviter le même ſort que leurs Voiſins avoient éprouvé : c'eſt pourquoi ſe voyant preſſés & preſque hors d'état de refuſer le Combat, ils ſe déterminerent, ſous prétexte de quelques propoſitions de Paix, d'envoyer à Phalaris des Ambaſſadeurs ſuivis de leurs femmes & enfans, (ce qui étoit en uſage parmi eux.) Leur deſſein étoit d'amuſer ce General; ils ſe flattoient que, dans un âge où les ſens ſont les maîtres abſolus, la vûë de la plus belle femme qu'il y eût parmi eux, pourroit toucher notre Heros, & lui

faire oublier ſa gloire. Il eſt vrai que *Cornelie*, c'étoit le nom de la femme de Polineſtor, un des Députés, étoit ſi accomplie, que Caton même auroit eu peine à reſiſter à ſes charmes. Phalaris ſentit en la voyant, de ces émotions ſi naturelles à l'homme; mais ſa raiſon n'en prit aucun ombrage: La gloire s'étoit juſqu'alors renduë la maîtreſſe abſoluë de ſon cœur; toute autre paſſion lui auroit paru indigne de lui: en effet, que peut inſpirer un Camp, une Armée, que des ſentimens de fureur, & que le carnage & le ſang? Ce fut neanmoins dans les Champs de Mars, où notre Heros ſe laiſſa ſéduire ſans s'en appercevoir, par les attraits de la belle Cornelie. D'abord il rejetta fierement les propoſitions de ces Députés; ils ſembloient même diſpoſés à s'en retourner avec le

desespoir de n'avoir point réüssi dans leurs negotiations ; ils pensoient avec chagrin, & neanmoins avec admiration, que ce grand Capitaine n'étoit sensible qu'à la Victoire, lorsque cette même Fortune qui vouloit l'abbaisser, suscita une autre Cleopatre. En effet, Cornelie paroissant les yeux baignés de pleurs, & aux genoux de notre General. Dieux ! quels combats il eut à soûtenir ! d'un côté la gloire lui reprochoit les momens qu'il perdoit ; il sentoit bien que ces irresolutions donnoient le tems à ses ennemis de prendre leur parti, & de s'éloigner : le gain d'une Bataille aussi considerable que celle qui s'offroit, réveilloit son ambition, & ranimoit sa Vertu : Mais d'un autre côté, pour écouter ces nobles mouvemens, il falloit renvoyer honteusement les Députés, & l'adorable Cor-

nelie ; l'honneur & le devoir l'auroient emporté ; mais comment soûtenir la vûë de la plus belle personne du monde dans un état de suppliante, les yeux baignez de larmes ? Notre jeune Mars ne put resister à tant de traits ; il promit à Cornelie ce qu'elle voulut ; il lui avoüa sa défaite, mais avec plus d'embarras que s'il avoit été sur le point de donner une Bataille. Ce grand Capitaine qui n'avoit pas jusqu'alors connu de danger, qui méprisoit la mort, & dont la fermeté & l'intrepidité étoient admirables, se trouve immobile & tremblant devant une simple femme. Quelle punition pour l'homme qui cherche tant à s'élever au-dessus de lui-même, d'être sujet à de telles foiblesses ! Ce fut cette passion cruelle qui fut l'écüeil de la sagesse & de la Vertu de ce Chef

si estimé de ses Soldats, & si redouté par ses ennemis : Les *Levintins* profiterent de sa foiblesse, il feignirent de conclure la Paix ; il y eut de part & d'autre une suspension d'Armes : Phalaris étoit tranquille dans son Camp ; la Paix lui paroissoit déja plus aimable que la Guerre ; il joüissoit de la vûë de celle qui devoit faire le bonheur de sa vie ; il prolongeoit les Articles de ce Traité, & faisoit naître des difficultés pour ne pas être privé du seul plaisir qu'il eut au monde : Les Soldats à l'exemple du General, cherchoient dans le Camp à se délasser des travaux de Mars : les plus vieux neanmoins commençoient à murmurer, cette Paix leur paroissoit honteuse, étans sûrs de la Victoire : Enfin, les *Levintins* informés par leurs Espions que tout le Camp de Phalaris

étoit enseveli dans un profond sommeil, & que le General n'étoit occupé que des plaisirs de sa nouvelle passion, ils vinrent armés fondre sur ce Camp tranquille, se saisirent des Armes, massacrerent ceux qui voulurent se mettre en état de se défendre, firent le reste Prisonniers: peu échapperent à cette surprise, Phalaris lui-même fut enlevé; on ne lui donna pas le tems de la réflexion: Enfin la défaite fut entiere.

Il n'est pas possible d'exprimer les regrets du malheureux Phalaris; il reconnut, mais trop tard, sa foiblesse, & il eut besoin de toute sa Vertu pour soûtenir une pareille disgrace. Cet homme, qui, quelque tems auparavant faisoit toutes les délices du Peuple, dont la réputation étoit si grande, que les Grecs le plaçoient au rang des demi-

Dieux, triste joüet de l'Amour, se trouve abandonné même de ses plus fideles amis, & réduit à une honteuse servitude. Ils oublierent ses Actions & sa gloire passée, on ne se ressouvint plus que de sa foiblesse; & l'injustice du Peuple alla si loin, que par leurs indignes suffrages, la République le bannit comme un criminel : Ce qui fait bien connoître le peu de fond que l'on doit faire sur les hommes; les évenemens heureux nous les rendent favorables, le moindre revers ternit notre gloire & nous rend odieux : ainsi, concluons que c'est la seule Fortune, & non la veritable Vertu qu'ils estiment.

La captivité de Phalaris donna une si rude atteinte à sa renommée, que les Grecs eurent en horreur jusqu'à son nom. La sagesse étoit si recommandable

parmi ces Peuples, qu'ils tenoient pour principe, qu'un homme vertueux étoit en état de tout entreprendre.

Notre malheureux Prisonnier avoit été tellement frappé de ce funeste changement de fortune, qu'accablé sous le poids de sa misere, il n'avoit point encore eu le tems de faire des réflexions serieuses sur le sujet de sa détention. Il ne fut pas long-tems dans cet état; son indigne foiblesse se presenta bientôt à son imagination, mais avec des traits si cruels, qu'il ne pouvoit se la pardonner. Ces tristes pensées le révolterent contre la Nature même; il auroit souhaité se trouver encore enseveli dans le néant. » Quoi! disoit-il, une passion si frivole » & si indigne de l'homme de » cœur, peut-elle l'aveugler jusqu'au » point de s'oublier lui- »

» même, & de perdre dans un » moment tous les ſentimens » d'honneur & d'élevation ? Mais » n'eſt-il pas juſte auſſi que les » Dieux nous puniſſent de notre » excès d'ambition ? rendons-» nous juſtice : Ces Actions écla-» tantes & Heroïques qui nous » font meriter l'eſtime & l'ap-» probation des hommes, ont-» elles d'autre but que celui de » ſacrifier à l'Idole de notre a-» mour propre ? Eſt-ce le bien » public que nous recherchons » dans une Bataille ? Non, c'eſt » pour ſatisfaire notre propre » gloire que nous nous donnons » les ſoins de la remporter, & » ſouvent notre aveuglement va » ſi loin, que nous avons même » la témerité de nous applaudir » ſur les évenemens heureux.

» Ainſi je ne dois point me » plaindre de l'affreuſe ſituation » ou je me ſuis plongé. N'au-

rois-

rois-je pas dû me connoître ! Pourquoi entreprendre témerairement de commander les autres, moi qui ne ſçais pas me rendre maître de moi-même ! Je reconnois, mais trop tard, que la fatale prévention que quelques ſuccès nous ont donnée de nous-même, nous fait croire mal à propos que toutes nos actions ſont prudentes ; ce qui nous fait commettre les plus groſſieres fautes ; nous tombons inſenſiblement dans l'abyſme le plus affreux, ſans nous appercevoir de notre chûte.

Ces traits ſeveres de Morale auroient été capables de le faire tomber dans un égarement que toute ſa raiſon n'auroit pû ſoûtenir, ſi la conſtance n'étoit venuë à ſon ſecours. Il étoit deſtiné à de trop grandes choſes, pour en demeurer là ; ainſi,

jusques au moment que sa Fortune le voulut faire reparoître sur le Theatre du Monde, il fit toute son étude de la recherche des plus anciens Philosophes, pour pouvoir domter ses passions, & affoiblir l'ambition qui étoit sa passion favorite : car il sentoit bien que s'il avoit suivi son penchant, le vice auroit eu pour lui plus d'agrément que la Vertu; & c'est cette dépravation naturelle qui le forçoit à combattre si souvent contre lui-même. Il demeura deux ans dans cette triste situation, lorsque le sort qui vouloit encore l'exposer à d'autres revers, l'en fit sortir par une occasion assez particuliere.

Les Levintins ayant perdu leur General, & ne trouvant point parmi eux personne capable de remplir sa place, résolurent de nommer Phalaris pour leur Chef: deux des plus venerables

furent proposés pour lui en porter la nouvelle ; dans le tems qu'ils entroient dans son Appartement, il étoit occupé à faire des réflexions sur les differens caprices de la Fortune ; la vûë de ces Vieillards le surprit ; il s'imagina qu'ils venoient lui annoncer la mort, la coutume étant parmi ces peuples de faire mourir après un certain tems leurs Prisonniers : La mort lui avoit paru douce & souhaitable au moment de sa disgrace, il avoit même pensé que c'étoit un terme heureux lorsqu'un homme d'un certain nom avoit flétri sa gloire ; mais les longues réflexions qu'il avoit eu le tems de faire, avoient éloigné cette idée, & la Nature pour lors se trouva seule la maîtresse ; en sorte que ce grand Homme, que rien n'avoit pû ébranler, sentit dans cet instant toutes les

horreurs d'une destruction prochaine : Ces Députés le voyant embarrassé, après lui avoir fait les civilités convenables au poste qu'ils alloient lui annoncer, l'un d'entre eux prit la parole, & lui dit :

Les Levintins instruits par la Renommée, avoient crû ne pouvoir vous donner des marques plus sensibles du respect & de la crainte que cette haute réputation leur avoit inspirée, qu'en se servant de l'artifice & des ruses de Guerre pour vous dérober la Victoire ; ils ne font pas moins de cas de votre Vertu, quoiqu'elle ait été en apparence obscurcie par la servitude, où la foiblesse si naturelle à l'homme vous a réduit.

Les plus grands Heros ont été contraints de sacrifier à l'Amour, ils n'en sont pas moins illustres dans l'Histoire : car

puiſque les Dieux mêmes n'ont pû reſiſter à cette paſſion dominante, doit-on regarder comme un crime un penchant naturel que les Maîtres du Monde autoriſent par leurs exemples ? ainſi, nous eſperons que vous ne refuſerez point le Commandement des Armées que nous venons vous offrir ; nous ſçavons que votre délicateſſe auroit peine à ſouffrir une pareille propoſition, ſi en même-tems nous n'étions informés de l'injuſtice des Siciliens.

Phalaris eut peine à croire ce qu'il venoit d'entendre ; lui qui s'étoit déja diſpoſé à ſouffrir une mort honteuſe, ſe voit dans le même inſtant élevé au plus haut degré d'honneur ; ce changement démonta tout ſon raiſonnement, & après y avoir rêvé quelque tems, il leur répondit : Qu'il eſtimoit trop les Levintins

pour leur donner un General qui n'avoit point eu assez de Vertu pour se surmonter lui-même ; qu'il étoit vrai qu'il s'étoit acquis quelque gloire, mais qu'il la devoit au hazard, & que la preuve la plus forte étoit sa foiblesse, & l'état où il se trouvoit ; qu'ainsi il leur conseilloit de choisir pour le Commandement un homme d'une experience & d'un âge assez avancé pour ne point tomber dans les pieges où la force du temperament & la vivacité des sens entraînent ordinairement ; que pour lui il avoit résolu de s'imposer une peine conforme à sa faute, & que la punition qu'il avoit choisie, étoit une vie obscure & privée pour pouvoir faire tête à son ambition. Ces Vieillards surpris de ces sentimens pleins de sagesse, redoublerent leurs empressemens, en lui faisant

connoître, que, qui étoit capable de se former des impressions d'une si haute Vertu, devoit prendre les rênes du Gouvernement; que toute la République le souhaitoit avec ardeur, & qu'il se devoit plus au Peuple qu'à lui-même: Ces discours flatteurs & séduisans ne purent pas encore l'ébranler, & il refusa genereusement ce qui devoit tant flatter son amour propre.

Les Députés s'en retournerent & rendirent compte à la République de sa réponse: elle ne fit qu'augmenter & relever l'idée qu'ils avoient de sa Vertu; & le Senat assemblé, tout d'une commune voix opinerent qu'il étoit seul digne de les commander.

Il est aisé de penser l'effet que produisirent ces avantageuses propositions dans l'esprit de Pha-

laris ; ſon ambition que l'infortune ſembloit avoir éteint, ſe ralluma ; ſa fierté naturelle l'emporta ſur toutes ſes réflexions ; & admirant la bizarerie de ſa deſtinée, il oublia & ſa captivité, & la cauſe même, pour ne plus penſer qu'à ſa nouvelle élevation. Il comprenoit bien que le refus qu'il avoit fait d'un poſte qu'il ſouhaitoit avec tant d'ardeur, ne ſerviroit qu'à augmenter les empreſſemens des Levintins : En effet ils le prierent une ſeconde fois de prendre le Timon des Affaires, & il ne put pas ſe diſpenſer de l'accepter.

Il ſeroit difficile d'exprimer ici la joye que cette nouvelle répandit parmi ces Peuples, tout retentiſſoit du nom de Phalaris, tous les Poëtes chantoient ſes loüanges : la Populace par des acclamations & des cris de joye

marquoit la satisfaction qu'ils avoient de l'avoir pour Chef ; ils le porterent en Triomphe dans leur Ville Capitale, & le nommerent leur Dieu Tutelaire, & le Protecteur de la Patrie.

Ce Triomphe nouveau, & ces excès d'honneur pourroient étonner ceux qui ne connoissent point le caractere du Peuple ; mais peu de gens ignorent que la nouveauté a tant de charmes pour lui, qu'il sacrifie tout à cette Idole.

Phalaris ne pouvoit pas trouver une plus belle occasion de se vanger du mauvais traitement que les Siciliens lui avoient fait après sa défaite ; il s'informa de ce qui se passoit parmi eux depuis son absence, du nom & du merite de leur nouveau Chef : Après qu'il eut sçû par des Espions fidels l'état des Troupes des ennemis, & leur nombre,

il fit la revûë de son Armée, & résolut de les prévenir par une marche qu'il leur déroba. En effet, les deux Armées parurent en présence ; un grand ruisseau couvroit celle des ennemis, & il étoit fort difficile, n'étant pas gayable, d'y construire des ponts à la vuë de leur Armée : Mais comme Phalaris vouloit faire connoître à sa Patrie qu'il étoit toûjours le même, il assembla le Conseil de Guerre ; & tous les avis étant qu'il falloit attaquer, il harangua ses Soldats ; & comme il disposoit son Armée à passer ce ruisseau, le General des ennemis qui n'avoit pas moins d'émulation pour la gloire que lui, faisoit déja jetter des ponts pour aller l'attaquer ; il étoit impossible que le Combat ne fût pas des plus opiniâtres : Ces deux Armées brûlant d'en venir aux mains, ils sem-

bloient se disputer l'honneur d'attaquer les premiers, & ils se mêlerent avec tant de fureur, que jamais il ne s'est vû un si grand carnage, la Victoire fut presque toûjours incertaine ; comme ils combattoient tous avec une égale valeur, elle ne se déclaroit pour aucun, & les deux Partis furent contraints, pour rallentir leur ardeur opiniâtre & cruelle, de faire une cessation d'Armes : Nos deux Generaux également desesperés de ce que la Fortune n'avoit point favorisé ni l'un, ni l'autre, se proposerent mutuellement de vuider entr'eux la querelle publique ; il faisoit beau voir ces deux Lions s'avancer fierement l'un vers l'autre, & commencer un Combat qui n'auroit fini qu'avec leurs vies, si les Soldats de chaque parti fâchés de voir ces deux Heros si acharnés à se

perdre, ne les avoient séparés ; la nuit qui survint à propos obligea les deux Armées à se retirer, mais avec la résolution de recommencer le Combat à la pointe du jour ; pendant la nuit une troupe de Corbeaux vint fondre sur le Camp des ennemis, & l'un d'eux fit tomber de son bec sur la tête du General une fléche à moitié brisée ; d'abord les vieux Capitaines & les vieux Soldats interpreterent cette avanture, & dirent : que c'étoit un présage certain de la perte de la Bataille. Ce Prodige se répandit dans le Camp, & causa une consternation generale : Il se tint dans le même tems un grand Conseil, où la commune opinion fut qu'il falloit se retirer, la nuit favorisant la retraite ; pour Phalaris, il n'étoit occupé que de l'empressement de revoir le jour, afin de forcer par des Actions

extraordinaires le sort à se déclarer pour lui. L'Aurore paroissant, son premier soin fut de faire donner la sepulture aux morts, & d'ordonner de conduire les blessés hors du Camp; & comme il se préparoit à faire marcher son Armée aux ennemis, ne s'étant point encore apperçû de leur retraite, parce qu'ils avoient eu le soin de mettre le feu dans leur Camp, ce qui avoit causé une fumée si épaisse, qu'on ne pouvoit rien distinguer; il fut surpris lorsqu'un Espion lui rapporta que les ennemis étoient décampés: cette fuite inopinée, qui ne laissoit pas d'être pour lui une marque de Victoire, le chagrina neanmoins; il auroit souhaité devoir à sa valeur & à l'intrepidité de ses Troupes la gloire d'être Maître du champ de Bataille; mais il s'agissoit de pren-

dre son parti, & de se faire informer des mouvemens de l'Armée ennemie, il ne fut pas longtems sans en apprendre des nouvelles ; & cette ridicule superstition les avoit tellement éloignés, qu'ils étoient à plus de dix milles de lui.

C'étoit trop hazarder que de vouloir les suivre ; outre des marais qu'il auroit fallu passer, & la fatigue de ses Troupes, ils s'étoient postés si avantageusement, qu'il étoit presque impossible de les y aller forcer. Il fut donc contraint, pour ne point demeurer dans l'inaction, de faire marcher son Armée à petites journées, & d'approcher de celle des ennemis pour pouvoir les attirer ; mais ce fut en vain, ils ne sortirent point de leurs retranchemens. Il est bon de remarquer ici un trait de la grandeur d'Ame de notre He-

ros. Un des Soldats ennemis demanda à lui parler, ayant, disoit-il, un secret des plus importans à lui confier ; il le reçut avec sa bonté ordinaire : Ce Soldat charmé de son projet, lui dit : qu'il avoit conçu le dessein d'assassiner son General, & qu'il étoit certain de la réüssite ; il s'applaudissoit déja & en attendoit la récompense, lorsque Phalaris lui dit d'un ton severe : Malheureux ! qui t'a fait concevoir un dessein si noir & si Barbare ? apprends que ce grand Homme, quoique notre ennemi, doit être respectable par sa valeur, & que la pensée d'un tel attentat merite la mort ; & en même tems il ordonna de lui faire lier les pieds & les mains, & l'envoya dans cet état au Chef des Siciliens, en l'instruisant de son crime, pour qu'il ordonnât lui-même sa punition : mais ce

General, qui ne vouloit point lui ceder en generosité, lui donna sa grace.

La saison étant devenuë fâcheuse, les Armées furent obligées de se retirer, & Phalaris fut reçû par les Levintins avec des applaudissemens dûs à la glorieuse Campagne qu'il avoit faite.

Après qu'il eut rendu compte à la Répuplique de tout ce qui s'étoit passé, il résolut pour vaincre son penchant, de reprendre les occupations de sa solitude; mais il n'étoit pas né pour une vie tranquille, & l'Amour s'étoit trop offensé de son retour à la Vertu, pour ne pas chercher les moyens de se vanger. L'objet dont il s'étoit servi pour séduire le cœur de notre Heros, n'étoit pas assez éloigné pour qu'il en changeât, dans le dessein de le surprendre une seconde fois.

Cornelie, qui autrefois n'avoit cherché à le charmer que pour contenter & l'Amour qu'elle avoit pour sa Patrie & sa propre ambition, se trouve elle-même sensible au merite personnel, & à la haute réputation de Phalaris.

Elle ne l'avoit vû depuis sa détention qu'en public, & même elle avoit pris soin de se cacher, honteuse d'avoir été l'instrument de sa perte, elle s'étoit déja mille fois reproché la bassesse de cette action, & elle auroit souhaité trouver quelques occasions favorables pour s'en justifier : Mais comment oser paroître devant un homme dont on a trompé la bonne foi ? la chose lui avoit paru impossible, & elle cherchoit même des amusemens qui pussent la détourner de cette pensée : mais l'Amour qui la vouloit punir elle-même,

s'insinua avec tant de violence dans son cœur, que l'absence de Phalaris, & sa Victoire remportée augmenterent la passion: d'un autre côté toute sa Philosophie & toute la Morale n'eurent pas assez de force pour faire oublier entierement Cornelie à ce General; malgré la severité des maximes & des principes qu'il vouloit se former, l'idée de cette aimable personne l'occupoit sans cesse; il auroit voulu qu'elle ne se fût point servie d'un artifice aussi bas & aussi indigne d'elle, c'étoit là le seul défaut qu'il lui trouvoit, il étoit même des momens où il cherchoit à l'excuser; & puis se revoltant contre lui-même, il avoit honte de tant de foiblesse: je crois même que sa raison l'auroit empêché de succomber, si le hazard ne lui avoit fourni la fatale occasion de revoir Cor-

nelie. Comme elle avoit plus d'empreſſement que lui de pouvoir le joindre, & que c'étoit pour elle un cruel tourment d'en être ſéparée, ſon amour lui fit inventer un moyen ſûr pour y réüſſir.

Les Officiers de l'Armée avoient coûtume dans de certains jours, de venir rendre compte à Phalaris de l'état des Troupes, & dans ce tems tout le monde avoit la liberté de lui parler ; elle réſolut donc de prendre un habit de Cavalier, *afin* que ſous ce déguiſement elle eût plus de liberté, & ne fût pas ſi-tôt reconnuë.

Phalaris d'abord ne la diſtingua point de la foule ; mais bientôt après, jettant par hazard les yeux ſur elle, il ſe ſentit tout d'un coup frappé, ſans ſçavoir la cauſe de ſon émotion : cependant tous les Officiers s'é-

toient déja retirés, il ne restoit plus que l'infortunée Cornelie que l'amour & la crainte avoient renduë immobile. Phalaris n'étoit pas plus tranquille ; plus il examinoit ce faux Cavalier, plus il reconnoissoit les traits de son infidelle : Enfin il voulut s'éclaircir de ce doute *cruel*, & lui demanda ce qu'il souhaitoit ; Cornelie se jetta d'abord à ses genoux, & lui dit, en poussant un profond soupir : qu'elle venoit implorer sa clemence, puisqu'elle meritoit d'être immolée à sa Justice ; qu'elle avoüoit que son crime étoit grand ; mais que son remords de l'avoir commis l'avoit tellement tourmentée, qu'elle n'avoit pû resister à l'empressement de s'entendre condamner par lui-même.

La posture humiliante de Cornelie, & l'aveu de son crime em-

barrasserent autant le Juge que le Criminel : l'Amour lui fit sentir que c'étoit la même qui avoit sçû le séduire dans les troubles d'un Camp, & qui venoit réveiller sa passion jusques dans sa solitude.

Les differentes pensées qui l'agitoient furent cause qu'il laissa quelque tems dans la même situation cette belle Esclave : Mais enfin, ces mêmes pleurs qui jadis lui coûterent sa liberté, furent encore assez puissantes pour dissiper toutes les sages réflexions que sa chûte lui avoit fait faire.

Il se rendit à lui-même, & relevant cette aimable Suppliante, il le devint à son tour : Ce fut dans ce moment où tout l'amour qu'il avoit eu pour elle se ralluma avec tant de vivacité, qu'oubliant même la gravité de son caractere, & la perfidie de cette

belle Grecque, il alloit ſe jetter à ſes pieds, ſi Cornelie voulant profiter de ces heureux inſtans, ne l'en eût empêché par un effort tendre, & ne lui eût dit pour ſe juſtifier tout ce que l'amour lui put inſpirer, & de plus touchant, & de plus gracieux : cette juſtification acheva ſa défaite, & ſa captivité qui lui avoit paru ſi odieuſe, lui ſembla pour lors ſi douce & ſi heureuſe, que loin de la blâmer, & de lui reprocher ſon ingratitude ; ſa paſſion l'aveugla à tel point, qu'il eut la foibleſſe de lui avoüer que de pareilles chaînes devoient faire plus de plaiſir que la plus grande liberté ; que la cauſe en étoit ſi belle, qu'il ſe reprochoit tous les regrets qu'il en avoit eus ; qu'il connoiſſoit bien preſentement que ce n'étoit point ſa priſon qui lui avoit cauſé tant d'inquietu-

des, que l'abſence du ſeul objet qui pouvoit faire ſa felicité avoit excité tous ſes troubles, & que la démarche qu'elle venoit de faire lui tenoit lieu de tout, & qu'il vouloit dorénavant mettre toute ſa gloire à meriter les bontés qu'elle paroiſſoit avoir pour lui.

Il eſt aiſé de comprendre l'effet que produiſit un pareil langage ; notre Belle n'y répondit que par des regards ſi paſſionnés, que ce ſilence heureux porta tant de coups à la fois au cœur de ce tendre Amant, qu'il lui promit une fidelité éternelle : Et enfin, après s'être éclaircis entr'eux de tout ce qui s'étoit paſſé depuis leur abſence, & que Cornelie lui eut bien aſſûré que l'amour de la Patrie, l'obéïſſance & le devoir avoient fait tout ſon crime, que déſormais elle ne vouloit meſurer ſon

amour qu'à la gloire que sa valeur lui acquereroit, que c'étoit sa réputation autant que son propre merite qui l'avoient attachée à lui ; & qu'ainsi elle regarderoit l'Amant dans le Heros, & le Heros dans l'Amant, que toute son ambition seroit de ne lui point ceder en sentimens ; de sorte que l'amour, qui chez le vulgaire est ordinairement une passion sujette à mille foiblesses, deviendroit entr'eux une noble occupation, plus capable de réveiller la vertu que de l'alterer, & plus propre par sa délicatesse à exciter à la Victoire, qu'à la molesse ; car il est naturel de chercher à plaire à l'objet aimé ; & lorsque le veritable honneur & l'élevation en sont les seuls moyens, un General n'en est que plus animé, & n'en a que plus de desir de courir à la gloire.

Ces

Ces ſentimens charmerent Phalaris, il les trouva dignes de lui ; & après lui avoir dit tout ce que ſa paſſion & ſa politeſſe naturelle lui inſpirerent, ils prrent des meſures enſemble pour ſe voir, & pour cacher un commerce dont le ſecret leur étoit ſi important ; & enfin, ſe ſéparerent, en ſe faiſant mille ſermens d'un amour inviolable.

Phalaris auroit été moins ſenſible, malgré toute ſon ambition à la poſſeſſion d'une Couronne, qu'il le fut à cette entrevûë ; il n'auroit pas voulu ceder ſa Fortune pour l'Empire du monde : ce qui doit bien nous faire connoître que le bonheur de l'homme ne dépend que de ſon imagination, & que l'objet, le plus bas comme le plus élevé le peut fixer lorſque ſes ſens ſe trouvent ſatisfaits : Ce ſont les Maîtres abſolus de l'Ame ; & les

Grands Hommes que l'Hiſtoire nous a tant vantés, ne different de ceux qui ſe ſont enſevelis dans le néant, que parce qu'ils ne s'abandonnoient à toutes les paſſions, que legerement, & par amuſement ; & qu'une ſeule les maîtriſoit, qui eſt l'amour propre : il eſt certain que les Heros, & les Sçavans ne ſont parvenus, les uns à ce haut degré de gloire, & les autres à cette grande perfection apparente, qu'en ſatisfaiſant & s'immolant à cette paſſion dominante.

Les Philoſophes qui avoient le plus combattu l'Amour & ſes emportemens, paroiſſent préſentement à Phalaris d'une Morale outrée, contraire à la ſocieté, & contre la nature même : Il a déja ſçû accorder & ſa raiſon, & ſa paſſion ; tout enſemble l'autoriſe à brûler de ce feu violent, & il s'eſt déja fait un prin-

cipe assûré de croire que l'Amour doit être inséparable du Heros ; son Ame n'est plus occupée que des moyens de plaire à sa chere Cornelie : il commence par ses ajustemens ; & enfin ce n'est plus ce Cynique, qui se frondant lui-même, ne s'appliquoit qu'à censurer les autres ; les plaisirs & les jeux, qui autrefois lui avoient parus indignes de l'homme, lui deviennent familiers : un air de vivacité prend la place de sa gravité, & de son sang froid ; l'Amour ne put mieux se vanger qu'en faisant une pareille metamorphose.

Il ne negligea aucun moment de voir sa Belle ; ils joüissoient de tous les agrémens qu'un commerce de cœur établi par la délicatesse des sentimens, & par une vivacité d'esprit égale, peut faire goûter. Leur étude étoit

d'épurer l'amour, & d'en corriger tout le groſſier : Enfin, rien ne manquoit à leur felicité ; tous leurs deſirs étoient prévenus ; la Fortune les favoriſoit ; l'Amant étoit comblé de gloire ; & la Maîtreſſe, de beauté & d'agrémens ; ils avoient l'avantage de tromper un mari jaloux & ſurveillant, qui en effet ne pouvoit reprocher à ſon Epouſe, que d'avoir trop de goût pour le vrai mérite, puiſqu'elle ne laiſſoit pas de s'immoler à ſon devoir.

Phalaris ne negligeoit point pour cela les affaires publiques ; toute la République étoit charmée, & de ſa bonne conduite, & de ſon experience : elle venoit même d'en recevoir des marques dans la Paix qu'il avoit déja faite avec les Magariens, Paix plus avantageuſe à cet Etat, que la plus brillante Victoire ;

Sa valeur avoit porté ces Peuples à implorer sa bonté : leurs Voisins cherchoient à suivre cet exemple ; la Guerre alloit finir, si Cornelie confidente de tous ses secrets, ne lui avoit conseillé de la continuer, lui faisant entendre, que ces mêmes Peuples qui l'avoient élevé aujourd'hui au plus haut rang, parce qu'ils avoient besoin de son bras, demain le regarderoient comme un homme privé & inutile, s'il cessoit de leur être necessaire, & qu'il n'y avoit que la Guerre qui pût maintenir son autorité & satisfaire son ambition.

Ces raisons parurent trop fortes à notre General pour ne pas les préferer au bien commun, en sorte qu'il fit une Harangue peu de tems après en pleine Assemblée, où il prouva avec éloquence aux Levintins, que la Paix qu'ils venoient de faire avec

les Magariens, les mettoit plus en état que jamais de continuer la Guerre avec le Siciliens : Les plus ſages ne furent point de cet avis ; mais comme la fauſſe complaiſance avoit entraîné les uns, & l'interêt particulier les autres, il fut réſolu de diſpoſer tout pour ſe mettre en Campagne.

Voilà le moment fatal qui va ſéparer nos Amans. Que ne ſe dirent-ils point avant ce funeſte départ ? La Belle auroit ſouhaité poſſeder toûjours Phalaris, & & cependant elle le vouloït voir voler à la Victoire ; mais l'ambition l'emporta ſur tous les deux ; ils renouvellerent leurs promeſſes ; Cornelie le pria de ſe ménager, puiſque ſa vie en dépendoit; avec ces aſſûrances & ces témoignages d'une conſtance éternelle, nôtre Heros partit preſque certain du ſuccès de

cette Campagne ; les larmes furent retranchées ; on ne les regardoit plus que comme des marques de foiblesses en usage parmi le commun des femmes.

Laissons notre Heroïne en proïe à ses grandes idées, & conduisons notre Heros à la tête d'une belle Armée disposée à bien faire, & ayant toute confiance en lui. Il occupa d'abord un poste avantageux pour mieux observer le mouvement des ennemis ; & comme il ne cherchoit qu'à se signaler, il en trouva bien-tôt l'occasion, & en auroit même profité, si la dissention ne s'étoit mise parmi ses Troupes pour le rang ; les gens du Païs vouloient faire la tête, & les Etrangers soûtenoient que ce poste leur étoit dû : Toute sa prudence & sa bonté ne furent pas capables d'appaiser les seditieux, il fut obligé de se ser-

vir de son autorité ; il eut même recours aux supplices, ce qui diminua beaucoup le credit qu'il avoit parmi eux ; ils murmuroient déja de sa severité ; la douceur ne pouvoit plus rien sur leurs esprits ; la violence & la force les revoltoient, ce qui pensa le perdre par leurs frequentes désertions. Si les ennemis eussent voulu profiter de ces révolutions, sa défaite eût été certaine ; mais comme la mortalité s'étoit mise parmi eux, ils ne se trouverent point en état de le faire.

Cependant les Soldats & les Officiers avoient écrit à la République contre Phalaris ; le bon ordre qu'il avoit voulu faire succeder au desordre, fut traité de tyrannie par ces Rebelles : ils osoient même dire tout haut, que cet Etranger ne s'étoit servi d'abord de la cle-

mence & de la douceur, que pour pouvoir dans la ſuite ſe rendre maître du Gouvernement ; ces bruits injurieux parvenus jusqu'à lui, l'obligerent encore d'en punir les auteurs, & de faire publier, que, qui dorénavant ſortiroit du Camp ſans ſes ordres, ſeroit écorché tout vif.

Ce genre de ſupplice leur parut ſi affreux, qu'ils conſpirerent dèſlors contre ſa vie ; il ſe vit réduit à ſe retrancher jusqu'aux dents pour éviter une affaire, ne ſe trouvant pas en état de la ſoûtenir. Le jour pris pour l'aſſaſſiner, il en fut heureuſement averti par un de ceux même qui avoient été du complot, & qui ayant horreur de cet attentat, vint genereuſement le lui découvrir. Il reçut cette nouvelle avec un ſang froid digne de lui, & loin de retenir ce Soldat,

il le renvoya avec un présent proportionné à l'action qu'il venoit de faire, en lui disant fierement: que la vie de Phalaris étoit entre les mains des Dieux qui protegeoient la Vertu, & qui punissoient le crime: qu'il étoit certain que ses Conspirateurs ne soûtiendroient pas sa vûë, & qu'il avoit lui seul fait trembler tant de Peuples divers, que des malheureux échappés à sa vangeance n'auroient jamais la témerité de l'aborder: Neanmoins comme il étoit de sa prudence de faire un exemple public de ces scelerats, il redoubla sa garde, avec ordre au premier signal de l'entourer.

Ces traîtres aveuglés par l'esperance du butin, & par le desir de la vangeance, se mirent en devoir d'executer leur indigne projet; & ce General eut l'assûrance de se présenter à eux.

Sa fierté & sa fermeté les démonta ; mais sa Garde impatiente de se saisir de ces téméraires, les enveloppa & les desarma ; ils ne firent pas la moindre résistance, tant il est vrai que le crime porte en soi tant d'horreur, que les plus déterminés tremblent & pâlissent en s'y abandonnant.

Phalaris fit assembler son Conseil de Guerre, ne voulant pas lui-même être Juge en sa propre Cause. Tous les Officiers d'une commune voix les condamnerent à la mort ; il leur accorda seulement le choix du supplice. On les conduisit à la tête de l'Armée pour être justiciés : Et dans le tems que ces malheureux n'attendoient que le trépas, ce grand Homme, qui naturellement accordoit tout à la vangeance, fit un assez grand effort sur lui pour

leur pardonner, & se contenta de leur dire : vous êtes assez punis par la honte & l'infamie du supplice, & par les remords de votre crime ; que désormais votre valeur ait de plus nobles motifs, puisque je ne voulois vous servir que de pere ; tournez toute votre haine contre vos ennemis en défendant l'honneur de votre Patrie, & montrez-vous par des actions éclatantes, veritables Citoyens ; ne respectez en moi que le caractere, si vous ne voulez pas estimer Phalaris. Ces graces inesperées lui regagnerent la confiance du Soldat, & tous dès ce moment ne demanderent plus qu'à combattre.

Les ennemis instruits de tout ce qui s'étoit passé dans son Camp, avoient enfin résolu de tenter à le forcer dans ses retranchemens ; mais ils y trouverent tant de resistance, &

firent une perte ſi conſiderable, qu'ils furent obligés de ſe retirer.

Phalaris ne jugea pas à propos de les pourſuivre, ayant perdu la confiance qu'il avoit auparavant en ſes Troupes ; la prudence s'oppoſa à la valeur, & il crut qu'il ſeroit plus glorieux pour lui après ce tumulte, de borner là ſes conquêtes, que de faire de nouvelles entrepriſes. Les ennemis dont les projets avoient échoüé, craignant que ce General ne ſortît de ſes retranchemens, en avoient fait eux-mêmes : en ſorte que ces deux Armées ne firent plus que s'eſcarmoucher, & finirent ainſi cette Campagne.

Cornelie, qui avoit été informée & de la ſédition, & de la conſpiration, étoit tombée dans de ſi terribles allarmes, qu'il n'y eut que la ſeule pré-

ſence de ſon Heros qui les pût diſſiper : Elle le reçut avec d'autant plus de joye, que ſa perte lui avoit paru preſque aſſûrée. En effet il avoit eu tout à craindre. La République après avoir reçû les avis des Soldats, avoit pris ombrage de la grande autorité de Phalaris : La crainte de perdre ſa liberté, l'avoit emporté ſur la reconnoiſſance qu'elle auroit dû avoir pour ſes ſervices : Et comme dans un Etat il ſe trouve toûjours des hommes jaloux de l'élevation des autres, la fortune de ce General lui avoit ſuſcité des ennemis ſecrets qui cherchoient à empoiſonner ſes actions, & à inſinuer dans l'eſprit des Peuples, que cet Etranger étoit d'une ambition ſi démeſurée, qu'il pourroit bien dans la ſuite uſurper le Gouvernement.

Les Levintins commençoient

déja à se lasser de leur nouveau Chef, les uns par le goût de la nouveauté, & les autres accoûtumés à une vie licentieuse, ne pouvoient souffrir sa severité. L'orage se préparoit, & peut-être que sans Cornelie il n'auroit point échappé au naufrage : mais cette Amante attentive à tout ce qui interessoit son Amant, sçut bien-tôt les brigues qui se formoient contre lui.

Sa perte étoit jurée, & il n'étoit pas difficile à un peuple mutin & changeant, d'en faire naître des causes : La plus forte, quoique supposée, étoit la trop grande rigueur, & la cruauté avec laquelle il avoit puni les Soldats. La seconde, étoit la grande dissipation d'argent qu'il avoit faite. Ces deux chefs d'accusations n'étoient fondés que sur leur fausse prévention : Car à l'égard du premier, un Gene-

ral ne ſçauroit trop impoſer aux Troupes, & leur faire obſerver avec trop d'exactitude la Diſcipline Militaire : Pour le ſecond, jamais homme n'a été moins capable de concuſſion ; il ne connoiſſoit point le prix des richeſſes, & l'uſage ne lui en paroiſſoit agréable, que parce qu'il faut ſoûtenir ſon rang, & les répandre liberalement quand il s'agit du ſervice de l'Etat.

Phalaris remarqua bien le changement du Peuple, il chercha dès ce moment les moyens de le prévenir : il conſulta ſur ce ſujet celle qui pouvoit ſeule l'attacher dans ce Païs ; ce qui les embarraſſoit, c'étoit qu'il falloit que Cornelie prît le parti d'abandonner ſa Famille & ſon Epoux, pour ſuivre le ſort d'un homme qu'elle aimoit plus qu'elle-même.

Le devoir & la Vertu étoient bien

bien contraires à ces projets, leur commune délicatesse s'y opposoit ; & neanmoins comment faire pour se séparer si cruellement ? mais le sort qui s'étoit appliqué à tourmenter plus Phalaris qu'un autre, ne se contentoit pas de le troubler dans ses projets d'élevation ; il vouloit encore désunir deux cœurs que l'amour avoit pris plaisir de faire naître l'un pour l'autre.

Après s'être dit tout ce qu'en pareille occasion deux personnes qui s'aiment tendrement peuvent se dire, la prudence & le soin de la réputation l'emporterent, & Phalaris jugea à propos de chercher à se justifier, & d'essuyer plûtôt l'orage prêt à tomber, que de s'exposer à un éloignement plus cruel que la mort.

Les choses en cet état, Pha-

laris fit convoquer l'Aſſemblée ; & pour que l'on ne prît aucun ſoupçon de lui, il y alla ſans Gardes, ce qui ne lui étoit point encore arrivé : cette confiance déſarma les plus revoltés ; & quand ils furent tous aſſemblés, il leur parla en ces termes :

J'ai appris que les Troupes s'étoient plaintes de ma trop grande exactitude ; je m'étois imaginé, ô Levintins ! qu'un bon General ne pouvoit apporter trop de ſoin pour contenir le Soldat dans ſon devoir ; il faut les châtier de leur trop grande licence, & récompenſer avec diſcernement leur valeur : j'ai fait l'un & l'autre, voilà mon crime. Je ne vous dirai point qu'ils ont eu la témerité d'attenter à ma propre vie, ni que l'ayant découvert je leur ai fait grace, cela ne regardant point le bien commun.

Je ne vous ai fait ici assembler que pour vous faire connoître que la seule Vertu a toûjours été le principe de mes actions, & la fin : Vous m'avez retiré de la solitude où j'avois appris à mépriser les Grandeurs & les vains applaudissemens des hommes ; vos empressemens m'en ont arraché : mais comme je n'ai pas encore perdu le souvenir des douceurs que la vie privée entraîne après elle, je vous demande la liberté de rentrer dans mon desert, après vous avoir rendu compte de tout ce que j'ai fait pendant mon Gouvernement ; la simplicité me tiendra lieu de tout ; mon état ne fera point d'envieux ; ma conduite ne rendra point de mécontens, & j'aurai eu du moins la satisfaction d'abandonner sans regret de vains Titres dont les apparences nous séduisent, mais

qui dans le fonds ne ſont qu'une fumée que le moindre vent diſſipe.

Tout le Peuple avoit gardé un profond ſilence ; ils ſe regardoient les uns les autres, ſurpris de la fermeté de ce General : Et enfin, les plus reſpectables d'entr'eux prirent la parole, & dirent : Qu'ils ſçavoient trop bien meſurer la reconnoiſſance aux ſervices qu'on leur avoit rendus, & qu'ils connoiſſoient trop bien & ſon intrepidité, & ſa grandeur d'Ame, pour pouvoir déſapprouver ſa conduite : que s'il leur pouvoit paroître ſuſpect en quelque choſe, ce ne ſeroit que parce que le trouvant digne d'une Couronne, l'ambition lui pourroit bien faire concevoir le deſſein de la poſſeder, & que la liberté leur étoit ſi précieuſe, que leur vie l'étoit bien moins.

Phalaris n'eut point de peine à les raſſûrer ſur ce point : c'étoit moins l'ardeur de regner qui l'occupoit, que le plaiſir de poſſeder ſa chere Cornelie : ainſi, il leur prouva avec éloquence, qu'il ſe regardoit comme un ſimple Citoyen, qu'il n'avoit accepté le Gouvernement que pour les maintenir dans cette même liberté qu'il regardoit comme le ſouverain bien de l'homme.

Ce diſcours le rétablit mieux que jamais dans l'eſprit de ces Peuples ; la démarche qu'il venoit de faire marquoit aſſez l'empreſſement qu'il avoit de ménager leur bienveillance ; ce qui produiſit deux effets bien differens. L'un, fut que ceux qui ſans interêt particulier s'étoient laiſſés entraîner par la foule, devinrent ſes plus fideles partiſans ; & l'autre impoſa ſilence aux envieux de ſon bon-

heur. La ſeule Cornelie profita de ce racommodement ; c'étoit une preuve aſſez forte de la paſſion de ſon Amant, puiſqu'il lui ſacrifioit ſa fierté naturelle & ſon ambition : car il eſt certain que pour tout autre ſujet il ne ſe ſeroit jamais abbaiſſé juſqu'au point de prévenir ſes ennemis.

Mais rien ne paroît impoſſible à ce Souverain de nos cœurs, & ce qui hors de ſon Empire ſembleroit deshonorer, devient un ſujet de gloire lorſqu'il s'agit de le ſervir.

Après ce calme heureux nos Amans ne ſongeoient plus qu'à donner de nouvelles forces à leur paſſion, en l'entretenant par les deſirs & par la connoiſſance qu'ils avoient tous les jours entr'eux d'un nouveau mérite ; mais leur bonheur étoit trop grand, ils ne goûtoient que les douceurs, ſans eſſuyer les peines.

Le Soleil se levoit serain pour eux, tout favorisoit leurs desirs ; les Dieux mêmes dispensateurs de la felicité, ne joüissoient point des mêmes avantages. Mais qu'ils vont payer cher ces doux momens ! une tempête affreuse va succeder à ce grand calme ; & la Fortune qui jadis s'étoit servie de la Femme pour perdre Phalaris, va se servir aujourd'hui de l'Epoux pour les accabler tous deux.

Polinestor jaloux, à la fureur, de Cornelie, commençoit à s'appercevoir que l'indifference de son Epouse ne provenoit que d'un autre engagement ; cependant l'idée qu'il avoit de sa Vertu le rassûra pendant quelque tems : mais comme sur la fin sa nouvelle passion l'avoit porté à un tel excès de délicatesse, qu'elle refusoit au devoir & à la raison les droits legitimes & naturels.

Cette maniere de vivre cauſa de furieux ſoupçons à notre Argus, il en devint plus ſurveillant : & enfin, après une longue recherche, il examina ſa femme de ſi près, & poſta tant d'eſpions pour découvrir ſa marche, qu'enfin ſa jalouſie & la pefidie d'un Domeſtique de Phalaris le conduiſirent au rendez-vous.

Phalaris, pour avoir plus de liberté d'entretenir ſa belle Cornelie, avoit acheté à deux mille de la Ville un lieu de plaiſance, où l'Art & la Nature ſembloient par émulation s'être ſurpaſſés. Ce fut dans ce lieu champêtre & ſolitaire où nos deux Amans furent découverts par Polineſtor ; un Domeſtique de Phalaris qu'il avoit gagné par préſent, le conduiſit dans ce ſéjour où la préſence du mari n'étoit nullement neceſſaire.

Nos tranquiles Amans goûtoient les plaisirs d'une table délicatement servie, lorsque cet Epoux écumant de rage, entra brusquement un Poignard à la main, & en frappa la malheureuse Cornelie avant que Phalaris eût pû se mettre en état de la défendre : Elle fut si surprise du coup & de la présence de son mari, qu'elle tomba évanoüie, & sans sentiment. L'action de ce furieux anima tellement notre infortuné Amant, que sans penser que c'étoit un mari qui se vangeoit de l'infidelité prétenduë de sa femme, il l'attaqua comme un assassin & son plus cruel ennemi. Ils commencerent entr'eux un combat si sanglant, que Polinestor, quoique transporté de rage & de colere, ne put soutenir les terribles efforts de Phalaris, & reçut deux coups qui lui coûterent la vie.

Cette tragique Scene s'étoit passée dans un lieu si reculé de la maison, qu'aucun Domestique ne s'en apperçut, Phalaris ayant coûtume d'y rester seul.

Ce fut un cruel spectacle pour lui que de voir le mari mort & l'Epouse expirante. Son premier soin fut de songer à lui racheter la vie, il negligea celui de cacher cet horrible attentat, il appella à son secours, & imposant le secret à ses domestiques, il fit transporter Cornelie dans un autre lieu. Le combat qu'il venoit d'avoir avec l'Epoux de cette infortunée lui avoit causé plus d'allarmes que sa blessure; mais elle n'avoit point encore senti toute la violence de son mal: l'image affreux de tout ce qui venoit de se passer se presenta à ses yeux, l'horreur qu'elle en conçut lui causa un transport si violent, qu'elle perdit enco-

re toute connoiſſance. Notre Amant déſeſperé ſe tourmentoit pour la ſoulager ; il promettoit aux Chirurgiens tout ce qu'il poſſedoit, s'ils pouvoient lui conſerver la vie. Jamais trouble n'a été plus grand.

Avant ce dernier accident, Cornelie avoit été ſi agitée, qu'elle ne l'avoit point reconnu : il conſultoit à chaque inſtant les Medecins ; il obſervoit leur viſage ; tout le faiſoit pâlir : Enfin, il auroit ſuccombé à ces mortelles inquiétudes, ſi un de ces Chirurgiens ayant fait reſpirer à notre Belle mourante je ne ſçai qu'elle eſſence, elle n'étoit revenuë de ſa letargie. Phalaris l'embraſſa tout tranſporté de joye : Le premier objet qui ſe préſenta à elle, au retour de cet évanoüiſſement fut ce malheureux Amant, elle pouſſa un profond ſoupir ; & le regardant

languiſſamment, elle lui fit ſigne de faire retirer tout le monde : Il donna cet ordre, après s'être bien informé de l'état de la playe ; & lorſque les Chirurgiens l'eurent aſſûré qu'elle n'étoit point dangereuſe, mais qu'il lui falloit du repos : il rentra, & ſe jettant aux genoux de ſa Maîtreſſe, il les arroſa de ſes larmes ; elle le fit relever, & comme ſi elle ſortoit d'un profond ſommeil, elle lui demanda ce qu'étoit devenu ſon perfide Epoux : comme il balançoit à lui répondre ; c'en eſt donc fait, lui dit-elle, il eſt mort ; & il faut, cruel, que ce ſoit par vos mains ; il voulut lui cacher, mais en vain ; l'incertitude où il l'auroit miſe étoit trop dangereuſe dans l'état où elle étoit ; il fallut lui avoüer, que n'ayant pu ſoutenir l'action de ce Barbare, l'amour l'avoit emporté ſur la pru-

dence & la raiſon ; que d'ailleurs ce furieux l'avoit contraint de ſe défendre, que le ſort des Armes en avoit décidé. Ha ! s'écria-t-elle, les yeux baignés de pleurs, il eſt donc mort ? malheureuſe que je ſuis ; faut-il que je trouve ſon aſſaſſin dans mon Amant ? Ha ! funeſte penſée ; puis-je ſurvivre à cette diſgrace ? Pourquoi la cruelle mort n'eſt-elle point venuë à mon ſecours ? ou pourquoi trop malheureux Amant ne m'arrachez-vous pas une vie, qui ne me peut être qu'odieuſe ? Ces funeſtes penſées lui penſerent coûter la vie : Phalaris lui dit tout ce qu'il crut de plus capable & de ſe juſtifier, & de la conſoler ; mais rien ne la put gagner. Non, s'écria-t-elle hors d'elle-même, tendreſſe, & vous funeſte Amour, vous ne l'emporterez point ſur le devoir ! Oüi, je vous

regarde dès ce moment, Phalaris, comme mon plus cruel ennemi ; je plains votre ſort & le mien ; mais il y va de ma gloire, il faut que je vange la mort de mon mari ; vous en êtes l'aſſaſſin, & je me croirois indigne de vous, ſi j'avois la foibleſſe de vous pardonner ce meurtre.

Il eſt vrai que ſi je ne conſultois que mes ſens, ſa barbarie me conſoleroit de ſa perte ; mais la vangeance eſt une baſſeſſe ; l'Honneur veut que j'immole mon Amant à ſes Mânes, j'en mourrai ; mais du moins ma mort ſera le triomphe de ma Vertu.

Phalaris ne voulut point ſe défendre davantage, il lui laiſſa le tems de donner un libre cours à ſa douleur ; il admiroit l'élevation & la grandeur d'Ame de cette femme Illuſtre : Ces ſentimens ne faiſoient qu'augmen-

ter sa passion ; il étoit plus occupé du rétablissement de sa santé, qu'il n'étoit allarmé de ses grands projets ; il attendoit tout du tems & de sa tendresse. Comme il faisoit ces réflexions, un doux sommeil succeda au trouble mortel de Cornelie ; notre Amant en fut charmé ; il eut le loisir de s'abandonner aux plus tristes pensées ; il comprit d'abord que sa perte étoit certaine, & qu'un secret confié à des Domestiques, ne pouvoit être long-tems caché : d'un autre côté la blessure de sa Maîtresse l'inquiétoit ; ses ressentimens le troubloient ; tout étoit à craindre pour lui ; sa mort devoit causer la sienne ; son indifference, ou son inimitié auroient produit le même effet : il devoit tout apprehender du Peuple. Ce combat étant connu, il perdoit sa réputation ; il

étoit exposé à souffrir la mort la plus ignominieuse : Mais helas ! quel parti prendre ? ce n'estpoint le trépas qui lui fait horreur ; sa situation le lui fait regarder comme un terme heureux ; la honte & l'ignominie du supplice, la perte de sa gloire & de sa chere Cornelie le saisissent d'effroi ; sa premiere Vertu se réveille ; elle lui fait sentir toute sa foiblesse, & il a besoin dans ces funestes momens de son secours pour se dérober au désespoir : Mille funestes desseins s'emparent de son Ame, la vie lui paroît un supplice ; & enfin, tous ces fâcheux projets ne s'évanoüissent qu'au réveil de l'objet de tous ses malheurs. Il oublie tout dèslors pour ne s'appliquer qu'à la soulager, & à lui rassûrer l'esprit ; le repos dont elle vient de joüir, ne la va que rendre plus vive sur ses malheurs ; la présence

de Phalaris la gêne ; elle essuye un si rude combat entre l'Amour & la Gloire, que toute sa constance n'y peut suffire ; elle sent bien que quelques efforts qu'elle fasse, elle ne peut le haïr, un silence affreux est le seul parti qu'elle puisse prendre.

Phalaris croyant entrevoir plus de calme, se jette encore à ses pieds, & la regardant d'un air tendre, il lui dit : qu'il est vrai qu'il est criminel, mais que l'Amour a fait son crime : que neanmoins il est prêt de l'expier ; qu'elle dispose du supplice ; que son sang ne demande qu'à se répandre, & qu'il est de sa gloire de le verser ; trop heureux en expirant de recevoir le coup de sa propre main.

Poursui, cruel, lui dit-elle en l'interrompant ; ne te contente pas d'avoir poignardé le mari, perce encore de mille

coups la femme, Barbare que tu es, qu'oses-tu me proposer ? Non, non, ma main est trop foible pour me vanger, une autre plus puissante doit te porter les coups. Mais que dis-je, malheureuse, dois-je m'armer contre d'autre que moi-même ! ne suis-je pas seule la cause funeste de cette sanglante Tragedie ? Hé bien, mon cher Phalaris, si tu m'aimes encore, laisse-moi mourir, laisse-moi ensevelir dans le tombeau toute ma honte & toute ma douleur ; fui de ces lieux cruels, va chercher une contrée moins funeste, & ressouviens-toi de l'infortunée Cornelie.

Ses larmes, & les differens mouvemens que sa disgrace lui avoit fait sentir, rouvrirent sa playe ; Phalaris fit appeller les Chirurgiens, qui, d'abord qu'ils eurent levé le premier appareil,

la trouverent en si mauvais état, jointe à une grosse fiévre qui lui survint; qu'ils commencerent à désesperer de sa vie: En effet, peu après elle expira entre les bras de son malheureux Amant.

Je n'entreprendrâi point de peindre ici les transports furieux, & le désespoir de Phalaris; il suffit de dire, que cette perte lui fut si sensible, qu'elle le rendit immobile & hors d'état de se livrer à toute sa rage: Car il est certain que l'excès de douleur nous rend insensible, & que l'ame trop penetrée, ne fait plus aucune fonction humaine. Ce fut dans ce tems que le plus fidele des Domestiques de Phalaris, qu'il avoit envoyé à la Ville pour sçavoir ce qui se disoit de l'absence de Polinestor & de Cornelie, vint lui rapporter avec empressement que tout étoit découvert, qu'il se sauvât,

& qu'on le cherchoit ; qu'il n'y avoit pas un moment à perdre ; qu'un de ses gens l'avoit trahi, dans l'esperance d'une récompense ; que le Peuple étoit en rumeur ; qu'ils crioient vangeance, & que s'il ne prenoit tout à l'instant son parti, il ne pourroit échapper à leur fureur. Il écouta tout cela sans émotion ; & si le zele de ce Valet avoit été moins grand, il se seroit abandonné à la rage de ses ennemis : Mais Epicarme (c'est le nom de ce zelé Domestique,) après s'être chargé de tout ce qu'il trouva de plus précieux, obligea son Maître de se déguiser, & de sortir par une porte de derriere : Ils virent en sortant une troupe qui venoit entourer la Maison ; ce qui leur fit redoubler le pas.

Comme aucuns des autres Domestiques ne sçavoient cette fui-

te, il leur fut aiſé de ſe ſauver.

Ces furieux aſſemblés autour de cette Maiſon en enfoncerent les portes, & croyans y trouver Phalaris, le chercherent par tout, mais en vain, il étoit déja bien loin. Ils entrerent dans l'Appartement où étoit Cornelie; les Chirurgiens y étoient encore appliqués à faire l'ouverture de ſon corps (c'étoit une ſubtilité d'Epicarme;) il leur avoit dit pour les amuſer, que ſon Maître leur ordonnoit de faire cette operation, parce qu'il vouloit ſçavoir ſi ſans l'accident qui lui étoit arrivé elle auroit pû vivre long-tems.

Parmi ce grand nombre de Soldats il y avoit des parens de Polineſtor qui furent bien ſurpris de ce ſpectacle; ils s'écrierent que Phalaris avoit auſſi aſſaſſiné la femme, & vomirent cent imprécations contre lui; ils cher-

cherent inutilement le corps de Polinestor, on l'avoit enterré dans un coin du Jardin ; & plus désesperés de ce que Phalaris leur étoit échappé, ils se mirent en campagne pour le suivre ; mais il étoit déja hors de danger, car ils avoient fait tant de chemin, qu'ils arriverent à la seconde journée chez les Gamarins Peuples Barbares ; c'étoit une sûre retraite pour eux : Ainsi, Phalaris résolut d'y séjourner pour pouvoir se reposer, & réflechir plus à loisir sur sa situation.

Ceux qui s'étoient mis en marche pour le chercher, s'en retournerent ne le trouvant point. Les Levintins furent partagés sur ce sujet : Les sages outrés & severes, condamnerent hautement cette action : les autres dont la vertu étoit plus humaine, & qui connoissoient mieux

le cœur de l'homme, plaignirent le ſort de Phalaris, déſapprouverent l'imprudence de Polineſtor, & la foibleſſe de Cornelie.

Pour Phalaris, il étoit inconſolable ; il ſe reprochoit la mort de cette belle infortunée ; les révolutions de ſa fortune démontoient tous ſes raiſonnemens ; il tomboit d'une réſolution dans une autre, toûjours incertain ſur le parti qu'il avoit à prendre : tantôt il formoit le deſſein de ſe retirer dans la ſolitude la plus affreuſe ; tantôt il vouloit ſe livrer aux Levintins : Enfin, après avoir long-tems combattu, ſon ambition prit le deſſus ; il s'arma de toute ſa raiſon ; il s'étudia à éloigner des ſouvenirs fâcheux, & le tems acheva ce que la conſtance & la fermeté avoient commencé.

Ces differens évenemens n'étoient qu'un prélude de ce qui

devoit lui arriver. C'eſt la plus foible des paſſions qu'il a à combattre pendant ſa jeuneſſe ; une bien plus forte va ſucceder, qui le maîtriſera à un tel point, qu'il ne ſera déſormais plus capable d'aucune autre impreſſion.

L'ardeur de regner va faire toute ſon occupation, il ne s'appliquera plus qu'à chercher les moyens d'y parvenir : l'éclat du Trône l'a ébloüi ; il n'en voit que le brillant ; il n'en connoît point le fardeau & les amertumes ; rien ne lui paroît ſi beau que de s'élever ; tout lui ſemble legitime, lorſqu'il s'agit de commander, & il s'imagine que le Sceptre & le Diadême ſont la vraye felicité de l'homme ; penetré de ces idées ambitieuſes, il reprend ſa vivacité, & ſe promet tout de ſa temerité ; il ſe vante même déja de fixer la fortune, & croit que la ſeule conſ-

tance

tance & une loüable audace ſuffiſent, qu'il eſt honteux à l'homme de ſe laiſſer accabler, & qu'il eſt de ſa grandeur d'être plus ferme dans l'adverſité, que dans l'état heureux: que cette même Fortune ſi changeante & ſi legere ne nous doit pas étonner par ſes revers, qu'il eſt un tems où elle ne peut pas nous refuſer ſes faveurs; mais qu'il eſt vrai que c'eſt à l'homme à bien ménager ces heureux inſtans; & lorſqu'il a ſaiſi le moment favorable, c'eſt à lui-même après à ſe faire un bonheur à l'épreuve de l'inconſtance.

Ces grands ſentimens le devoient conduire loin; mais le tems n'en étoit pas encore venu; le chemin qui le devoit mener au Souverain Poûvoir, n'étoit pas encore ouvert. La ſeule route par où il y pouvoit aller, lui va encore coûter des peines & des traverſes; & l'Amour las de

le perſecuter, va l'accabler de ſes faveurs.

Timocrate commandoit pour lors en Agrigente, & ayant répudié Erithie (c'eſt le nom d'une Atheniene qu'il avoit épouſée à cauſe de ſa grande beauté,) elle ſe retira de déſeſpoir chez les Magarins pour tâcher de les ſoulever contre lui, & pour ſe vanger de ſa perfidie ; car rien n'eſt plus ſenſible à une femme qui ſe croit accomplie, que le mépris ; de Princeſſe qu'elle étoit avant ce changement, elle ſe trouve ſeule abandonnée, ſans rang & ſans appui, parmi des Barbares. Elle apprit qu'il y avoit un Etranger parmi eux, dont la conduite & le genre de vie lui firent croire qu'il avoit peut-être auſſi choiſi cette retraite pour y enſevelir ſes diſgraces ; une curioſité naturelle, & l'eſperance de trouver de la

consolation lui firent chercher à connoître Phalaris : un bois fort épais lui en fournit bien-tôt l'occasion ; il s'y enfonçoit souvent pour s'entretenir de ses projets de grandeur, & ce fut dans un des sentiers le plus reculé qu'il apperçut cette Belle desolée : un air négligé & convenable à sa situation, faisoit toute sa parure, elle n'en étoit que plus belle : Mais quoiqu'il fût surpris de cette avanture, son ambition le possedoit tellement, que sans s'émouvoir, loin de l'éviter, il alla à sa rencontre ; il n'apprehenda plus que ce ne fût encore quelque Enchanteresse qui vînt traverser ses desseins : il ne sentit pas la moindre émotion à sa vûë, la politesse seule & la galanterie la lui firent aborder : elle répondit à ses civilités ; & prenant la premiere la parole, elle lui dit : que sans dou-

te il avoit lieu d'être ſurpris de voir dans un lieu habité ſeulement par les animaux les plus ſauvages, une femme ſeule & déſolée ; qu'elle n'étoit pas moins étonnée d'y rencontrer un homme dont le port & la mine marquoient la haute naiſſance : que neanmoins elle s'eſtimoit moins malheureuſe, puiſqu'elle pourroit peut-être trouver en lui un Protecteur contre ſes ennemis : Enſuite elle lui conta toute ſon Avanture. Phalaris l'écoutoit avec attention ; & faiſant réflexion ſur ſa deſtinée, il n'en pouvoit trop admirer la bizarerie.

Il promit à la belle Erithie de lui donner ſecours en tout ce qui dépendroit de lui : Ils ſe ſéparerent, de crainte d'être ſurpris dans ce lieu écarté, avec promeſſe de ſe conſoler mutuellement.

Lorſqu'il fut de retour chez lui, il conta ce qui venoit de lui

arriver à Epicarme, & lui dit, qu'il étoit bien content de lui-même, que tous les charmes de cette inconnuë ne l'avoient point touché, qu'il ſentoit bien que ſon cœur mépriſoit ces foibles impreſſions; mais que cette belle fugitive pourroit ſervir à ſon ambition, & qu'il méditoit un deſſein dont le ſuccès le combleroit de gloire.

Epicarme le conjura de fuir cette pernicieuſe & dangereuſe occaſion; qu'il ne connoiſſoit que trop par ſa propre experience combien l'Amour lui avoit été funeſte, qu'il n'étoit point encore aſſez ſûr de lui-même, pour riſquer un ſi grand danger; & qu'enfin la fuite étoit le ſeul parti qu'il eût à ſuivre.

Phalaris, après avoir réflechi ſur ce nouvel incident, ne douta plus que ce qui avoit penſé cauſer ſa perte, n'allât contri-

buer à ſon élevation ; tout flattoit ſon ambition, & cette Princeſſe abandonnée lui ouvroit un chemin qui le pouvoit conduire au Trône ; il ſouhaitoit avec empreſſement de la revoir ; & dès qu'il crut le povoir faire avec bienſéance, il envoya Epicarme qui s'étoit rendu à ſes raiſons, pour ſçavoir s'il pouvoit avoir l'honneur de l'entretenir : elle fut charmée de l'attention de ce Cavalier, & aſſûra Epicarme qu'elle l'attendoit, & qu'elle étoit très-ſenſible à ſes civilités : Elle voulut l'interroger ſur le nom, ſur le rang de ſon Maître, & ſur le ſujet qui lui avoit fait choiſir cette retraite ; mais le diſcret Epicarme répondit modeſtement, que c'étoit à ſon Maître à ſatisfaire ſa curioſité, que pour lui il n'avoit d'autres ſoins que de bien remplir ſon devoir, enſuite il ſe retira

La belle Erithie ſe promit beaucoup de l'empreſſement de Phalaris; elle accuſoit moins les Dieux d'injuſtice, puiſqu'ayant ſouffert impunément la perfidie de Timocrate, ils lui faiſoient rencontrer dans cet inconnu un Protecteur & un appui : Comme ces differentes penſées l'agitoient, Phalaris entra : après les premieres civilités, elle lui reprocha poliment ſa diſcretion, en lui faiſant connoître qu'elle n'avoit eu aucune reſerve pour lui, qu'elle lui avoit confié les ſecrets les plus cachés de ſon cœur, & qu'elle ſe croyoit en droit après tant de ſincerité, d'exiger de lui une pareille confidence.

Phalaris lui répondit, que les Actions de ſa vie avoient eu ſi peu d'éclat, & qu'il avoit été expoſé à de ſi étranges revers, qu'il la conjuroit de lui épargner un récit qui lui rappelle-

roit des disgraces qu'il cherchoit à oublier : qu'au reste, ce qu'il sçavoit de sa destinée, c'est que la Fortune peut-être se lasseroit de le persecuter, qu'il étoit d'un rang & d'un nom à tout esperer, qu'il avoit assez d'ambition pour tout entreprendre, & qu'une passion violente & tyrannique l'avoit conduit en ces deserts ; mais qu'il esperoitquecette même passion pourroit l'en arracher.

Erithie ne lui en demanda pas davantage ; c'en étoit assez pour executer les projets qu'elle avoit formés ; elle ne songea plus qu'aux moyens de les faire réüssir ; il falloit se déclarer & prévenir Phalaris, qu'elle ne connoissoit point : sa fierté & la bienseance la retenoient ; mais la vangeance & l'ambition plus fortes, surmonterent tout ; l'offense venoit d'être faite ; l'offenseur

ſeur étoit puiſſant ; l'inconſtance avoit fait ſon crime, & par conſequent l'Amour vouloit être vangé ; & comme les paſſions ſont beaucoup plus vives dans les femmes que dans les hommes, les momens que la belle Erithie perdoit en plaintes, étoient des momens qu'elle déroboit à ſa jalouſie & à la vangeance, il falloit perir ou détruire ſa Rivale, & le ſeul moyen digne d'elle, étoit de ſuſciter à ſon perfide un Rival capable du moins de balancer ſa gloire & ſa réputation : Elle avoit aſſez fait connoître à Phalaris que c'étoit lui qu'elle choiſiſſoit, & ce choix flattoit trop ſon ambition pour qu'il ne lui fît pas paroître par ſes ſentimens qu'il en étoit digne ; l'entrepriſe étoit hardie & difficile ; l'ambition avoit produit le projet, mais il falloit des Troupes pour l'execution. Ceſt une Prin-

ceſſe abandonnée, & un General diſgracié qui forment ces vaſtes deſſeins : mais que ne peuvent point l'ardeur de s'élever, & la fureur de ſe vanger? & lorſque l'Amour veut ſe mettre de la partie, ne peut-il pas ſeul fournir les moyens de tout entreprendre?

La charmante Erithie avoit trouvé dans Phalaris une ſi grande ſimpatie d'humeur, & tant d'égalité dans ſes ſentimens, qu'elle reſolut de ſe l'aſſûrer, tant pour ne point donner lieu à des bruits qui auroient pû flétrir ſa réputation, & qui par conſequent auroient autoriſé le changement de Timocrate, que pour l'animer à la mieux défendre, & oublier entierement ſon infidele. D'ailleurs, tout parloit en ſa faveur, ſa bonne mine, ſon rang, & ſes grands ſentimens avoient inſpiré à Erithie une

eſtime particuliere pour lui.

Phalaris trouvoit en cette Princeſſe une Couronne à acquerir, & aſſez de charmes pour remplir ſon cœur: il parut fort reconnoiſſant des bontés qu'elle avoit pour lui, quoique ſa délicateſſe fût un peu offenſée de ſe voir réduit à profiter, & de la diſgrace d'Erithie, & de l'inconſtance de Timocrate. Il ſentoit bien qu'il ne devoit qu'à la vangeance & au déſeſpoir, le bonheur qui lui étoit préparé; mais la poſſeſſion d'un Sceptre doit s'acheter à quelque prix que ce ſoit: d'ailleurs, ce n'étoit que par les Armes qu'il prétendoit y parvenir; il avoit des droits legitimes pour entreprendre cette Guerre: car Erithie lui ayant fait entendre ſes volontés, ils avoient pris jour entr'eux pour l'accompliſſement.

Phalaris dont l'Ame étoit

grande, & que le penchant naturel entraînoit vers l'Amour, ne voulut plus regarder Erithie comme une Princesse dont le rang & les prétentions pouvoient toucher le cœur le plus ambitieux ; il l'envisage dès lors comme une simple Grecque, mais en même-tems comme la plus accomplie de son siecle. En effet, Venus même, que la Fable nous donne pour la Déesse de la Beauté, n'a jamais été plus belle ; une douceur engageante jointe à un esprit vif & un discernement juste, étoient ses moindres qualités.

L'ambition va faire place à l'Amour ; Phalaris voudroit mériter par lui-même un retour sincere ; il met toute sa gloire à vanger Erithie ; mais il voudroit qu'elle ne regardât plus Timocrate que comme un inconstant, & que ce fût comme

un uſurpateur ; il n'eut point de peine à lui inſpirer ces ſentimens de délicateſſe : l'eſtime s'étoit tellement fortifiée dans ſon cœur, & ſon perfide l'avoit ſi cruellement outragée, qu'elle travailla à s'attacher ſincerement à Phalaris ; ſi elle ne trouvoit pas en lui une Couronne, ſa Vertu le rendoit digne de la porter, en lui en ouvrant le chemin ; la reconnoiſſance l'aſſûroit plus de ſa fidelité, que ſes charmes.

Elle voulut joindre le devoir à la parfaite eſtime, afin de ne jamais rompre de ſi beaux nœuds.

Lorſque l'Amour eut exigé d'eux tous ſes droits, & que le flambeau de l'hymen eut allumé leurs chaſtes feux, il fallut penſer à contenter l'ambition.

Les ſeuls Gamariens pouvoient leur prêter ſecours : mais ces Peuples qui ne faiſoient pour

lors la Guerre qu'aux Animaux, joüissoient de la tranquillité d'une Paix qu'ils avoient achetée bien cher.

Phalaris neanmoins alla visiter les Principaux, & leur insinua que les Agrigentins faisoient bien paroître qu'ils les méprisoient ; puisque, contre les Loix, ils avoient usurpé des Terres qui leurs appartenoient ; il leur fit valoir ensuite l'importance de se faire craindre de ses Voisins ; il n'oublia pas à leur exagerer l'ambition de Timocrate, qu'ils avoient tout à craindre de lui & de ses Peuples, & que l'occasion étoit belle de le prévenir ; que d'ailleurs la Princesse Erithie qu'il venoit de répudier, leur demandoit secours, qu'il y alloit de leur interêt de ne la pas abandonner, & qu'il les assisteroit de ses conseils & de son bras.

Il eut beaucoup de peine à les

persuader ; la crainte de trop risquer, & la molesse les empêchoit de rien entreprendre ; & il est même certain qu'ils n'auroient pas pris les Armes, si dans ce tems les Himeriens ne leur avoient déclaré la Guerre ; ils furent contraints d'armer : mais Phalaris qui s'étoit offensé du peu d'envie qu'ils avoient paru avoir de lever des Troupes pour secourir Erithie, s'étoit retiré & ne paroissoit plus parmi eux ; c'étoit un trait de sa politique : Il sçavoit bien que ces Peuples dans leur situation présente, lui proposeroient le Commandement, leur Chef étant accablé de vieillesse & hors d'état de commander : mais comme il avoit son but, il vouloit mépriser ce rang ; le Commandement lui fut bien-tôt présenté, il affecta d'abord de ne vouloir pas l'accepter, ne connois-

ſant point, diſoit-il, ni les mœurs, ni la maniere de combattre de ces Peuples : Neanmoins après de fortes inſtances, il ſe mit à leur tête. Avant de ſe mettre en Campagne il exerça les Troupes, & leur apprit de nouvelles manœuvres ; ſa douceur & ſa bonté lui attirerent leur amitié ; il retrancha leur maniere de combattre : & comme il étoit en uſage parmi eux de ſe poſter par pelotons, il les rangea en lignes ; il leur fit connoître auſſi combien il étoit avantageux d'attaquer les premiers, & que c'étoit le plus ſûr moyen d'intimider les ennemis & d'encourager les Troupes.

En effet, le Soldat eſt preſque certain de la Victoire, lorſqu'il peut prévenir ſon ennemi : Ces nouveautés furent fort bien reçûës de ces Barbares, qui accoutumés à une diſcipline groſ-

ſiere, étoient ſouvent battus plûtôt faute d'une bonne diſpoſition, que par manque de valeur.

Phalaris ne voulut point faire la Revûë generale de ſon Armée qu'en préſence d'Erithie, qu'il avoit déja aſſûrée qu'il periroit plûtôt lui & toutes ſes Troupes, qu'elle ne fût pas vangée; qu'elle ſeule ſçavoit ſes projets; que ces Peuples ne ſçauroient à préſent empêcher les irruptions des Himeriens en leur Païs; mais que la défaite de ces derniers le mettroit en état d'executer leurs grands deſſeins.

Ce diſcours la combla de joïe; le ſort paroiſſoit déja leur être favorable; elle lui dit, qu'elle croyoit qu'il étoit à propos de cacher leur hymen juſqu'à ſon retour, ce qu'il approuva, en l'aſſûrant qu'il ne vouloit le publier qu'en lui rendant ſa Couronne: ils ſe firent pluſieurs au-

tres aſſûrances d'amitié, & Phalaris alla joindre l'Armée : la belle Erithie fut préſente à la Revûë ; elle ſe promit beaucoup & de la valeur des Troupes, & de la prudence du General ; tout alloit combattre pour elle, l'Amour & la gloire eſcortoient Phalaris.

Laiſſons-le donc marcher aux ennemis avec cette puiſſante eſcorte, & ramenons la charmante Erithie dans ſa ſolitude. Le préſent flattoit tous ſes deſirs, mais l'avenir étoit douteux ; l'incertitude eſt cruelle lorſqu'il s'agit ou de monter au plus haut degré de gloire, ou de tomber dans l'abyſme le plus affreux : la Victoire lui rendoit une Couronne que l'inconſtance lui avoit ravie, & la défaite de Phalaris la réduiſoit dans la plus cruelle diſgrace : Abandonnons cette Princeſſe à ſes differens mouve-

mens, & ne perdons point de vûë notre General, qui aprés trois jours de marche se vit en présence des ennemis : Il rangea d'abord son Armée en Bataille, & alla reconnoître luimême le Camp & la situation ; & après avoir invoqué les Dieux qu'ils adoroient, il harangua ses Soldats en ces termes : O vous, Gamariens, que le soin de votre propre liberté & de votre gloire amenent ici, secondez la noble ardeur qui m'anime ; la Victoire s'offre à nous ; les Dieux sont de notre parti ; ils autorisent cette Guerre ; la cause en est trop juste pour qu'ils nous abandonnent ; il est beau d'être la terreur de ses Voisins & de leur imposer des Loix, & on ne sçauroit trop loin pousser la gloire ; si la Justice & les Loix humaines défendent de s'agrandir sur les débris de ses ennemis,

l'honneur de la Patrie & la veritable valeur ordonnent d'augmenter ſa réputation, & de s'élever ; l'occaſion s'en préſente, c'eſt à nous d'en profiter & de montrer qui nous ſommes.

Ce diſcours éloquent anima tellement ſes Troupes, que l'on n'entendoit plus dans le Camp que le mot de, combattons. Phalaris en habile General profita de cette chaleur ; il fit donner le ſignal du Combat ; il ne fut pas plûtôt donné, que ſes Troupes chargerent les ennemis avec tant de fureur, qu'ils les enfoncerent & les culbuterent ; ils ne pûrent ſoûtenir ce premier mouvement, & ſe retirerent en déſordre derriere un bois qui les favoriſoit, & qui leur donna le tems de ſe rallier.

Phalaris fit battre la retraite, ne voulant rien hazarder ; il eut peine à moderer l'ardeur des

Soldats qui vouloient percer le bois ; mais ce coup étoit trop témeraire.

Notre General fit faire alte à ses Troupes pour leur donner le tems de se reposer, & envoya un détachement pour s'emparer des équipages que les Himeriens avoient abandonnés, & il alla lui-même observer le bois & la manœuvre des ennemis ; il reconnut qu'ils faisoient un grand abbatis d'arbres pour se retrancher : s'il n'avoit écouté que sa valeur, il auroit été les forcer ; mais c'étoit sacrifier ses Soldats ; il resolut avec prudence de faire une fausse marche, pour les attirer ; il laissa reposer le reste du jour son Armée ; & afin que ce faux mouvement ne ralentît point l'ardeur de ses Troupes, il leur dit : Enfans, la Victoire est à nous ; elle auroit pû être plus grande,

ſi nous avions voulu forcer les ennemis dans leurs retranchemens ; mais mon deſſein eſt de devoir le gain de cette grande Bataille à votre intrepidité, & non à l'effuſion de votre ſang ; il eſt trop beau pour le répandre ; votre valeur m'eſt à préſent connuë : j'ai donc réſolu pour nous aſſûrer d'une entiere Victoire, de me ſervir d'une ruſe de Guerre, nous allons feindre de nous en retourner, & il faut même que notre retraite paroiſſe un peu précipitée, pour mieux attirer les ennemis ; & lorſqu'ils ſeront ſortis de leurs retranchemens, & qu'ils en ſeront aſſez éloignés pour que nous les puiſſions joindre avant qu'ils ſoient à portée de s'y rejetter ; nous ferons volte face, & nous les chargerons comme nous avons fait.

Ce projet eut un applaudiſſe-

ment general, & il fut en même-tems executé : Les ennemis d'abord crûrent que c'étoit une feinte ; mais ayant ſçû par leurs Eſpions, que l'Armée ennemie s'éloignoit, & qu'elle marchoit même avec précipitation, ils reſolurent de la ſuivre, & de tâcher de réparer la perte qu'ils venoient de faire, ils preſſerent leur marche pour joindre Phalaris, & pour pouvoir charger ſon Arriere-garde : mais d'abord que ce ruſé General connut qu'il étoit tems de découvrir ſon artifice, il fit faire tout d'un coup volte face à ſon Armée, & ſans lui donner le tems de la réflexion, il la mena à la charge : Les ennemis furent ſi ſurpris de ce mouvement, qu'ils voulurent ſe retirer ; mais ils étoient trop avancés pour reculer, ainſi leur ſeul parti fut de ſe défendre : le Combat d'abord fut fort opi-

niâtré ; les Himeriens ſe battirent en déſeſperés ; mais leur premiere défaite n'avoit pas laiſſé de jetter la terreur parmi eux ; & les Gamariens en firent un tel carnage, que ne pouvant plus ſoûtenir leurs efforts & leur ardeur, ils ſe débanderent & s'enfuirent avec tant de déſordre, que leur défaite fut entiere. Phalaris reçut deux bleſſures en cette action, s'étant expoſé par tout, dont l'une ne laiſſoit pas d'être dangereuſe par la grande quantité de ſang qu'il perdit, n'ayant pas voulu ſe retirer qu'il ne fût certain du gain de la Bataille.

Après la déroute des ennemis il ne voulut point les pourſuivre, plus à cauſe de la fatigue de ſes Troupes, qu'à cauſe de ſa bleſſure : car pour ne point intimider ſes Soldats, il ſe fit pancer à la tête du Camp, & leur

leur donna des loüanges sur l'action qui venoit de se faire, avec autant de fermeté, que s'il avoit été en pleine santé; il donna ses ordres à l'ordinaire pour que le butin fût partagé également; & sur tout il pria les Officiers de faire observer le même ordre dans le Camp, leur disant, que la Victoire devoit augmenter l'attention des Soldats pour remplir leurs devoirs, & que c'étoit par une plus grande exactitude qu'ils devoient se montrer dignes de ses faveurs, & que la grande discipline rendoit une Armée plus formidable, que la quantité de Troupes; il commanda aussi que l'on fît des Sacrifices aux Dieux pour les remercier de cet heureux succès: ensuite il écrivit à Erithie le détail de cette grande Action; il lui dépêcha un Exprès pour la tirer d'inquietude: Voici

les termes de ſa Lettre.

Les Dieux, mon Erithie, ont ſecondé la juſtice de nos Armes; ils viennent de nous faire remporter une Victoire complette: Les Gamariens ont fait paroître en cette Action tant d'intrepidité & de valeur, qu'avec de pareilles Troupes un General peut s'aſſurer de la Conquête de l'Univers; & ce qui doit les immortaliſer, c'eſt que leurs ennemis ſe ſont défendus avec tant de vigueur, qu'ils ne doivent qu'à leur fermeté le gain de cette Bataille: Pour moi, je ne ſçaurois vous exprimer la joye que j'aurai de pouvoir vous faire connoître que Phalaris ſçait du moins diſputer une Couronne, s'il n'eſt pas digne de la porter. Adieu; les ordres que j'ai à donner m'empêchent de vous en écrire davantage; n'oubliez pas que la Gloire & l'Amour me

guident, & que pour contenter ces deux passions, il ne faut pas moins que la Victoire ; il ordonna de cacher à Erithie ses blessures, de crainte de l'allarmer : Mais elle s'interessoit trop à sa destinée pour n'avoir pas commis des personnes pour l'informer de tout ce qui se passeroit ; la blessure de Phalaris avoit fait trop de bruit pour qu'elle fût ignorée de celle qui y prenoit le plus de part ; elle en fut si allarmée, qu'elle partit dès l'instant pour le joindre.

Phalaris ne fut pas peu surpris de la voir ; un si tendre empressement marquoit assez la bonté de son cœur ; mais comme ses blessures étoient en fort mauvais état, il craignoit que cela ne lui causât trop d'inquietudes.

Le premier soin d'Erithie fut de s'informer des Chirurgiens,

si ses blessures n'étoient point dangereuses ; ils lui cacherent la verité, & la prierent seulement d'obtenir de lui qu'il permît qu'on le transportât dans la plus prochaine Ville, parce que ce n'étoit que par là qu'il pouvoit se rétablir.

Erithie eut bien de la peine à faire consentir Phalaris à quitter le Camp ; il connoissoit bien qu'il y étoit necessaire, parce que son dessein étoit de marcher jusqu'aux portes d'Himere où les ennemis s'étoient retirés : mais les Himeriens voulant prévenir l'orage qui les alloit accabler, envoyerent dans ce tems des Députés à Phalaris pour demander la Paix.

Il les reçut en Vainqueur, & leur dit, qu'ils sçauroient sa résolution aux portes de leur Ville.

Une réponse si fiere les éton-

na ; ils avoient ordre de tout accorder pour l'obtenir : Ainſi, ils lui firent des propoſitions très-avantageuſes. La Paix étoit contraire à ſes projets, & donnoit des bornes à ſon ambition ; neanmoins il n'étoit pas le maître abſolu pour refuſer des conditions ſi favorables & ſi honorables pour les Gamariens ; il falloit aſſembler un Conſeil general pour en décider, ce qu'il fit.

Il ſe plaignit fort de ſa deſtinée à Erithie. Quoi ! diſoit-il, la Victoire, qui ordinairement ouvre le chemin qui mene au Trône, m'en ferme l'entrée ; je n'entreprens de faire la Guerre que pour amener la Paix : la défaite entiere de mes ennemis, qui devoit me promettre un ſort digne d'envie, ne ſervira qu'à détruire mes deſſeins : Ces triſtes réflexions l'agitoient avec

tant de violence, qu'il eut besoin du secours d'Erithie, qui n'ayant d'autre soin que celui de lui conserver la vie, tâchoit à le rassurer, en lui faisant connoître que sa valeur lui avoit acquis une trop haute réputation chez les Gamariens, pour qu'ils voulussent l'abandonner dans une entreprise où leur honneur & leur interêt particulier se trouvoient engagés. D'ailleurs, que cette Victoire étoit un puissant aiguillon pour les animer à la gloire; que cette premiere Conquête les assûroit de bien d'autres, qu'ainsi sa seule attention devoit être de se rétablir, & que ses jours lui étoient plus précieux que l'Empire du monde.

Ces sentimens si genereux, & des raisons si puissantes, calmerent un peu l'esprit de Phalaris: Il fit assembler le Conseil pour

ne se point rendre suspect à ces Peuples, & afin de cacher toute son ambition ; son opinion fut qu'il falloit accorder une Tréve aux Himeriens pour avoir le tems de regler une Paix durable : son avis fut generalement approuvé, & la Tréve fut signée de part & d'autre pour trois mois.

Phalaris donna ses ordres pour faire séparer son Armée, & se fit transporter, accompagné de sa chere Erithie, dans sa premiere solitude ; il ne voulut point accepter les Honneurs du Triomphe, & empêcha qu'on lui fît élever une Statuë en memoire de la fameuse Bataille qu'il venoit de remporter ; il refusa même un superbe Edifice que ces Peuples lui avoient préparé.

Tant de Grandeur & de Noblesse le firent regarder du Peuple comme un Dieu : Ils voulu-

rent l'adorer, disans, qu'il en étoit plus digne que leurs Dieux, puisqu'ils lui devoient leur liberté. Tant d'honneurs & d'élevation lui rendirent la tranquillité que cette Paix lui avoit ôtée; il ne songea plus qu'à se mettre en état d'executer ses grandes idées; l'attention extrême, & les complaisances de la belle Erithie, jointes à un bon temperammment & à l'experience de ses Chirurgiens, le mirent bien-tôt hors de danger.

Le Peuple impatient de le voir, offroit chaque jour des Sacrifices aux Dieux pour le recouvrement de sa santé; & enfin, pour répondre à leurs empressemens, il se montra à la populace & aux Soldats sur une Gallerie de sa Maison: La joye fut universelle, chacun à l'envi s'empressoit de le voir & de chanter ses loüanges; il fit des présens

présens aux Peuples, & il y eut pendant trois jours des réjoüissances publiques. Le tems de la Tréve expiroit ; ainsi il falloit penser ou à la rompre, ou à conclure la Paix.

Il consulta avant que de paroître au Conseil, la prudente Erithie ; & après avoir examiné toutes choses, il fut resolu qu'il opineroit pour la Paix, parce qu'il devoit à présent être assez sur de ces Peuples pour les conduire où il le jugeroit à propos ; & d'ailleurs, cette Guerre auroit pû traîner en longueur, & par consequent elle auroit été un obstacle à leurs projets. Il se rendit sur cette confiance au Conseil ; il fut contraint d'y aller sur la fin du jour, pour éviter l'embarras d'une populace qui l'auroit accablé de loüanges & d'acclamations.

Il y fut reçû, non comme un

General, mais comme un Souverain : il conjura tous les Officiers & les Premiers de la République de le regarder comme leur Camarade & leur ami ; assûra que leur gloire & le bien public commun lui étoient chers, & qu'il vouloit leur en donner une preuve sensible, en les exhortant à faire la Paix avec les Himeriens ; que la Tréve étant expirée, il étoit tems de se déclarer ; & que puisque leurs ennemis se soumettoient à recevoir la Loi du Vainqueur, il croyoit qu'il étoit & de leur interêt, & de leur gloire d'accepter les conditions qui leur étoient proposées ; qu'après cela ils trouveroient d'autres occasions de contenter leur ardeur guerriere, & que pour lors la Victoire les pourroit conduire plus loin ; qu'à l'égard de la présente Guerre, quand bien mê-

me ils feroient maîtres de la Ville d'Himere, ces Peuples implorans leur clemence, l'honneur les auroit obligé de les recevoir à composition; parce que, disoit-il, une Nation qui veut se rendre recommandable à la posterité, doit chercher à s'acquerir de la gloire par des Actions Heroïques & approuvées des Dieux. Les Conquêtes ne doivent pas se mesurer à l'ambition, il suffit de chasser ses ennemis, & de les repousser jusques dans leurs Païs, lorsqu'ils ont eu la témerité de vouloir penêtrer dans le vôtre; leur fuite & leur défaite est un assez grand triomphe pour les Vainqueurs, c'est une tyrannie & une fausse ambition que de vouloir les subjuguer; vous les avez déja vaincus par la force des Armes, il faut achever leur entiere défaite par la cle-

mence & par la generosité.

Ce discours fut un Oracle pour cette Assemblée ; on dressa les Articles de Paix, & tous prierent Phalaris de les examiner & de les regler comme il le souhaiteroit ; il en retrancha quelques-uns, & augmenta les autres ; mais il réduisit les Himeriens par cette Paix à la necessité de la conserver fidelement. Les plus experimentés ne pouvoient trop admirer le désinteressement & la simplicité de ce General, qui loin d'éterniser une Guerre, pour se rendre necessaire, & pour entasser Lauriers sur Lauriers, cherchoit à la finir, lorsqu'à peine elle étoit commencée ; cette Paix étoit pour eux un si grand gage de sa Vertu, qu'elle le rendoit aussi fameux que sa derniere Victoire.

Phalaris rendit un compte exact de tout ce qui s'étoit passé

au Conseil à sa chere Erithie, qui en étoit d'autant plus charmée, que l'amitié lui avoit fait oublier en partie sa vangeance; toute son ambition se bornoit à plaire à son Heros; ses Vertus avoient entierement effacé de son cœur Timocrate; il étoit même des momens qu'elle lui vouloit du bien d'avoir été perfide. La possession de Phalaris lui sembloit plus douce que celle d'une Couronne: La passion qu'elle avoit pour lui, remplissoit tellement son cœur, qu'il étoit fermé pour tout autre: Enfin, ils joüissoient du plus parfait bonheur, du moins Erithie: à l'égard de Phalaris, son ame étoit partagée entre l'Amour & la Gloire; l'une de ces passions étoit satisfaite, mais il manquoit à l'autre une Couronne: ce qui fait bien voir que l'homme ne peut jamais parvenir à ce point de felicité, qui

qui ne laisse plus rien à souhaiter. Il faudroit pour cela qu'il n'eût qu'une passion à combattre, ou à contenter ; mais comme il est susceptible & capable de toutes sortes d'impressions, rien ne le peut fixer, ni l'arrêter. Triste condition que la sienne, puisqu'il est la victime de ce qui devroit faire son souverain bien !

Les Députés des Himeriens étoient déja arrivés ; ils demanderent Audience à Phalaris, elle leur fut accordée ; ils lui présenterent des présens, qu'il accepta ; il les reçut très-favorablement, & les renvoya après aux principaux Officiers, & le jour marqué, la Paix fut signée de part & d'autre avec beaucoup de joye. Tout étoit tranquile, hors le seul Phalaris, qui sans cesse étoit devoré par l'ardeur de regner : il se voyoit

contraint de ralentir son ambition ; il n'étoit pas encore tems d'éclater : mais comme la Fortune se joüe & méprise les projets des hommes, elle fraïa le chemin qui devoit le conduire en Agrigente par la mort de Timocrate, qui fut causée par une chûte qu'il fit.

Le bruit de cette mort se répandit bien-tôt par tout ; Phalaris en fut instruit des premiers ; l'occasion s'offroit, & il falloit en profiter, les Agrigentins ayant déja élû leur Capitaine general pour remplir la place de Timocrate.

Erithie rendoit mille graces aux Dieux de ce qu'ils paroissoient lui être si favorables ; elle ne prévoyoit pas tous ses malheurs, tout pour le présent parloit pour elle ; elle alloit bien-tôt recüeillir les fruits d'une heureuse hymenée ; elle tou-

choit au moment de se voir rétablie sur le Trône : Ne la détournons point de ses pensées flatteuses, tandis que Phalaris fait assembler les Gamariens, & leur tient ce discours :

La Guerre que les Himeriens vous avoient suscitée, m'a été très-avantageuse, puisqu'elle m'a donné l'occasion de vous marquer combien je m'interessois à votre gloire ; je n'ai pas lieu de me plaindre de votre reconnoissance, puisque vous vouliez la pousser si loin, qu'elle auroit offensé les Dieux. Je ne suis qu'un foible mortel qui ne cherche à s'élever que pour me rendre digne des faveurs de ces mêmes Dieux, en tâchant de les imiter : La Fortune, par la mort de Timocrate, me présente les moyens de rendre une Couronne à une Princesse qui merite plus de la porter encore par sa

Vertu, que par sa naissance, elle a eu la bonté de vouloir bien la partager avec moi ; me refuseriez-vous l'honneur de la devoir à votre valeur ? Je ne prétens point vous engager dans une Guerre préjudiciable & contraire au bien public : votre intrépidité m'assûre de la Victoire, & il suffira que vous paroissiez pour contraindre les Agrigentins à reconnoître leur veritable Souverain. Je ne vous demande que l'honneur de recevoir le Sceptre de vos mains, mon autorité, la Justice, & les Dieux feront le reste.

Tous les Officiers & les autres répondirent qu'ils étoient tous prêts de le suivre par tout, & qu'ils ne regretteroient que la perte d'un Heros qui les avoit comblé de gloire.

Les Officiers prirent le soin de faire assembler les Troupes ;

tous les Soldats étoient ravis qu'on les arrachât à la molesse ; la derniere Victoire les avoit rendus belliqueux : Dailleurs, Phalaris & les Officiers, & les Premiers du Peuple étoient charmés de trouver une si belle occasion de reconnoître les signalés services qu'il leur avoit rendus : C'étoit un sûr appui qu'ils se faisoient, en mettant Phalaris sur le Trône d'Agrigente ; ainsi l'Armée fut bientôt en état de marcher.

Phalaris certain du succès, se formoit une idée bien glorieuse, lorsqu'il pensoit qu'il alloit être en état de rendre à Erithie tout ce qu'il lui devoit : mais cette Princesse plus agitée par la crainte du succès, qu'animée par l'ambition qui lui faisoit tout esperer, auroit souhaité que l'Amour seul eût donné les Couronnes, & non l'impitoyable

avidité de regner, la folle présomption & l'insatiable vanité de l'homme.

Phalaris risquoit beaucoup ; il étoit Etranger, connu ; il est vrai, par ses grandes Actions, de toute la Grece : mais les Agrigentins étoient des Peuples séditieux, changeants, & toûjours prêts à la révolte : C'étoit une Princesse répudiée qu'il vouloit rétablir, qui étoit le prétexte de cette entreprise ; ils pouvoient regarder Phalaris comme un Tyran & un Usurpateur. Enfin, il y avoit tout à apprehender d'un Peuple qui se voit forcé à recevoir des Loix d'un Prince qu'il n'a pas élû.

Toutes ces réflexions l'embarrassoient cruellement ; le seul Phalaris occupé de sa nouvelle grandeur, étoit insensible à toutes autres pensées. Il consola le mieux qu'il put Erithie, en

l'aſſûrant qu'il ne tarderoit pas à la venir chercher lui-même accompagné des principaux Agrigentins ; que l'état où elle étoit ne lui permettoit pas de l'accompagner ; que d'ailleurs il vouloit appaiſer tous les troubles avant que de l'expoſer. Erithie ne le vit partir qu'avec des regrets les plus touchants ; un mauvais augure & un triſte préſage de l'avenir la tourmentoient ſans ceſſe ; mais toutes ces inquietudes n'empêcherent point Phalaris de joindre l'Armée.

Les Agrigentins qui ne ſçavoient point ſon deſſein, furent fort ſurpris lorſqu'on les vint avertir qu'il paroiſſoit une Armée formidable qui ſembloit menacer Agrigente ; ils envoyerent la reconnoître, & s'informerent du ſujet qui la mettoit en campagne : ils ne furent pas

peu étonnés d'apprendre le projet de Phalaris.

Ils resolurent de lui opposer du moins toutes les Troupes en état de défense ; ils regardoient cette surprise comme une usurpation ; leur nouveau Prince prit le parti de perir ou de vaincre son ennemi ; ainsi peu après il se mit à la tête d'un corps de Troupes inferieur, à la verité, à ses ennemis ; mais du moins assez fort pour rester sur la défensive.

Phalaris étoit trop animé pour ne pas chercher à décider ; il ne balança point de marcher aux Agrigentins ; & avant que de le faire, il leur envoya un Manifeste contenant toutes ses prétentions ; ils ne voulurent pas seulement le lire. Ce procedé ne fit qu'irriter l'ardeur qu'il avoit de s'assûrer de cette Couronne par la Victoire, il alla

droit à eux : l'affaire fut sanglante ; mais la superiorité des Troupes de Phalaris, & leur intrepidité déciderent du gain de la Bataille. Les Agrigentins furent repoussés jusques dans leur Ville, & les Gamariens les suivirent de si près, qu'ils y entrerent avec eux en si grand nombre, qu'ils s'emparerent des principaux postes. Phalaris fit occuper le Palais par ses Troupes, & fit entourer la Ville par le reste de son Armée. Après s'être fait voir aux Peuples, & leur avoir donné des marques de sa liberalité, ses Troupes le proclamerent Roi : Les Agrigentins furent obligés de le reconnoître, leur nouveau Prince ayant été fait Prisonnier.

Phalaris fit observer aux Gamariens le même ordre qu'ils observoient chez eux. Les Peuples d'Agrigente ne s'apperçu-

rent point que les Vainqueurs étoient maîtres de leurs biens & de leurs vies ; on ne les distinguoit point d'avec les vaincus ; il ne se commit pas le moindre desordre ; les Officiers des Gamariens y tenoient la main, en sorte que cette grande discipline & cette clemence lui rendirent le Peuple favorable.

Le Senat seul & les Officiers paroissoient mécontens de ce changement ; neanmoins la force des Armes les avoit contraints à reconnoître Phalaris pour leur Souverain ; mais ils le craignoient beaucoup plus qu'ils ne l'aimoient : Cependant il mit tout en usage pour se rendre maître des cœurs. Il harangua le Peuple & le Senat ; il leur fit connoître que son dessein étoit de maintenir leur liberté, de les rendre redoutables à tous les autres Peuples, & de faire en-

vier leur ſort à toute la Sicile ; qu'il prétendoit plûtôt être leur pere que leur Souverain ; que la Juſtice & le bon Droit venoient de donner une Couronne qu'il ſoûtiendroit mieux par la Vertu & par la douceur, que par les Armes. Si ce diſcours éloquent ne fit pas une forte impreſſion dans le cœur des Agrigentins, du moins il leur donna une grande idée de Phalaris.

La premiere marque qu'il voulut leur donner de la confiance qu'il avoit en eux, fut de renvoyer les Gamariens après les avoir comblés de préſens & de loüanges ; les principaux Officiers lui remontrerent qu'il hazardoit trop dans un ſi prompt Avenement à la Couronne, de ſe défaire d'eux, & que ces Peuples ſubjugués, outrés de leur défaite, pourroient bien avoir la témerité d'attenter à ſa vie.

Phalaris

Phalaris leur répondit, qu'il leur tiendroit compte d'un zele aussi genereux ; mais que sa vie étoit entre les mains des Dieux ; que les hommes n'en pouvoient disposer que par leur ordre ; & qu'ainsi, si c'étoit l'Arrêt des Destinées qu'il pérît, toutes les Nations assemblées pour le défendre, ne pourroient le dérober à la mort : que du moins ce qui pourroit le consoler en périssant, c'est que sa fin seroit honorable, puisque la recherche de la Vertu & de la Gloire avoient fait tous les soins de sa vie ; qu'après cela il mourroit dans le lit d'Honneur, & le Sceptre à la main.

Après les avoir encore remerciés, & du Trône qu'il devoit à leur courage, & de leurs nobles empressemens à l'y vouloir maintenir : il les conjura de s'en retourner ; & avant que de partir

ils l'assûrerent qu'il n'auroit pas de Voisins plus propres à le secourir, & qu'ils mettroient toute leur gloire à le soûtenir sur un Trône qui étoit la juste récompense de sa Vertu.

Les Gamariens se retirerent, & s'en retournerent chez eux fort glorieux de ce succés ; & par ordre de Phalaris, & selon les Loix, ils firent mourir le Capitaine General des Himeriens qui avoit été fait Prisonnier.

Phalaris écrivit à Erithie tous ces évenemens, & se donna tout entier à la connoissance de toutes les affaires publiques, il chercha aussi à se faire des creatures, & par ses présens il tâcha de ranger de son parti les Chefs de la Noblesse & les Premiers du peuple ; il paroissoit souvent en public ; il décidoit lui-même des differends particuliers ; la seule équité dictoit ses Ordonnances ;

il s'appliqua à faire fleurir les Arts & les Sciences, en récompensant ceux qui excelloient dans les uns ou dans les autres; il établit des Loix pour reprimer le vice & le libertinage, afin de pouvoir mieux élever la Vertu; enfin il sembloit que le siecle d'or alloit renaître.

Neanmoins il découvrit une conspiration qu'une troupe de scelerats & gens sans aveu qui craignoient sa Justice, avoient formée contre lui : Il en fit faire un exemple public, en les faisant expirer dans les tourmens proportionnés à leur attentat.

Ces genres de supplices firent horreur au Peuple, qui ne juge que des apparences, & qui déteste les rigueurs de la Justice, parce qu'il est naturellement porté à la vie licentieuse & criminelle; la clemence les rend

insolens, & la severité les revolte, & les rend séditieux : Car il est certain que Phalaris regnoit en veritable Souverain ; on ne lui peut reprocher que trop de severité ; il avoit en horreur le vice, & le faisoit punir rigoureusement, ce qui l'a fait passer dans l'Antiquité pour un si cruel Tyran, que Pline & les autres ne parlent que de sa Tyrannie, & ne disent rien de ses Vertus.

Le grand nombre de Conspirateurs que son autorité & sa Justice lui susciterent, le contraignirent d'avoir recours aux plus terribles supplices : il pardonna à beaucoup, afin de faire rentrer dans le devoir les autres : sa clemence ne fit qu'irriter ces malheureux : Ainsi, pour se conserver la vie, il fut réduit à la faire perdre à bien d'autres.

Au reste, jamais Prince ne

s'eſt acquis tant de gloire : c'étoit un Heros pendant la Guerre, & un Philoſophe pendant la Paix ; l'élevation de ſon génie lui avoit fait reconnoître un Etre ſuperieur, & l'on peut dire qu'il a pouſſé l'amour de la Vertu & des Sciences, & de la délicateſſe de la politique au plus haut degré.

L'infortunée Erithie ne put pas joüir du bonheur qui ſembloit l'attendre : Comme elle ſe diſpoſoit à venir à Agrigente avec ſon fils Paurolas, Pithon en devint ſi éperduëment amoureux, que ſa Vertu étant un obſtacle invincible à ſes infâmes deſirs, il ſe vangea de ſes chaſtes rigueurs par le poiſon.

La mort d'Erithie penſa cauſer celle de Phalaris ; ſa ſeule fermeté lui fit ſoûtenir ce rude aſſaut ; il chercha, mais en vain, à ſe vanger de cet attentat.

Il avoüoit qu'il étoit né le plus malheureux des hommes, & que ſon ſeul courage l'avoit empêché de ſuccomber, & d'être accablé ſous le poids de ſes infortunes. Sa conſtance l'avoit conduit au Trône, qui devoit mettre le comble à ſa gloire ; & c'eſt ce haut degré d'honneur qui l'a flétri & qui l'obſcurcit : Tous les autres Peuples ont admiré & ſa bonté, & la douceur de ſon Gouvernement ; les ſeuls Agrigentins le font paſſer pour un cruel Tyran. Les Epîtres qu'il a laiſſées, peuvent ſeules le juſtifier. Une Ame abandonnée à toutes les paſſions les plus outrées, n'eſt pas capable de ſentimens ſi vertueux & ſi élevés : Ainſi, j'ai crû que les hommes de ce ſiecle & des autres à venir, moins prévenus, lui rendroient la juſtice que toute l'Antiquité lui a refuſée, en exami-

nant ſes Ecrits, & en admirant leur beauté & leur juſteſſe. Les Siciliens ne peuvent lui pardonner le Taureau d'airain inventé par Perille Sculpteur d'Athenes, & qui en fit le premier la funeſte épreuve.

Ce genre de ſupplice étoit terrible, puiſque l'on enfermoit le Criminel vif dans ce Taureau, & que l'on allumoit du feu autour, ce qui produiſoit des mugiſſemens affreux par les cris des patiens.

Il étoit deſtiné pour punir les parricides, les aſſaſſinats, & les plus énormes crimes.

Pourquoi tant ſe déchaîner contre ce Taureau ? eſt-il de trop grands ſupplices pour punir de ſi grands crimes ? Et les autres Princes ne ſe ſont-ils point ſervis des tortures, & des tourmens les plus rigoureux, en ſont-ils moins grands dans l'Hiſtoire ?

Comme la France a toûjours eu des partiſans du vrai merite, & que la Vertu y a toûjours paru dans tout ſon éclat, j'eſpere qu'elle rendra plus de juſtice à Phalaris, que la Grece & la Sicile; & que ne faiſant attention qu'à ſes grandes Actions, elle le regardera comme un des plus grands Princes de ſon ſiecle.

Comme tous les Hiſtoriens ſont fort incertains ſur ſon genre de mort, & que je ne veux rien avancer de moi-même, j'en laiſſe au Lecteur le choix; perſuadé que quand il aura lû ſa Vie, & qu'il ſera penetré des ſentimens d'honneur & de Vertu dont toutes ſes Lettres ſont remplies, il ne refuſera pas une fin honorable & glorieuſe à un Prince dont la vie n'a été qu'un tiſſu de grandes Actions.

Fin de la premiere Partie.